

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

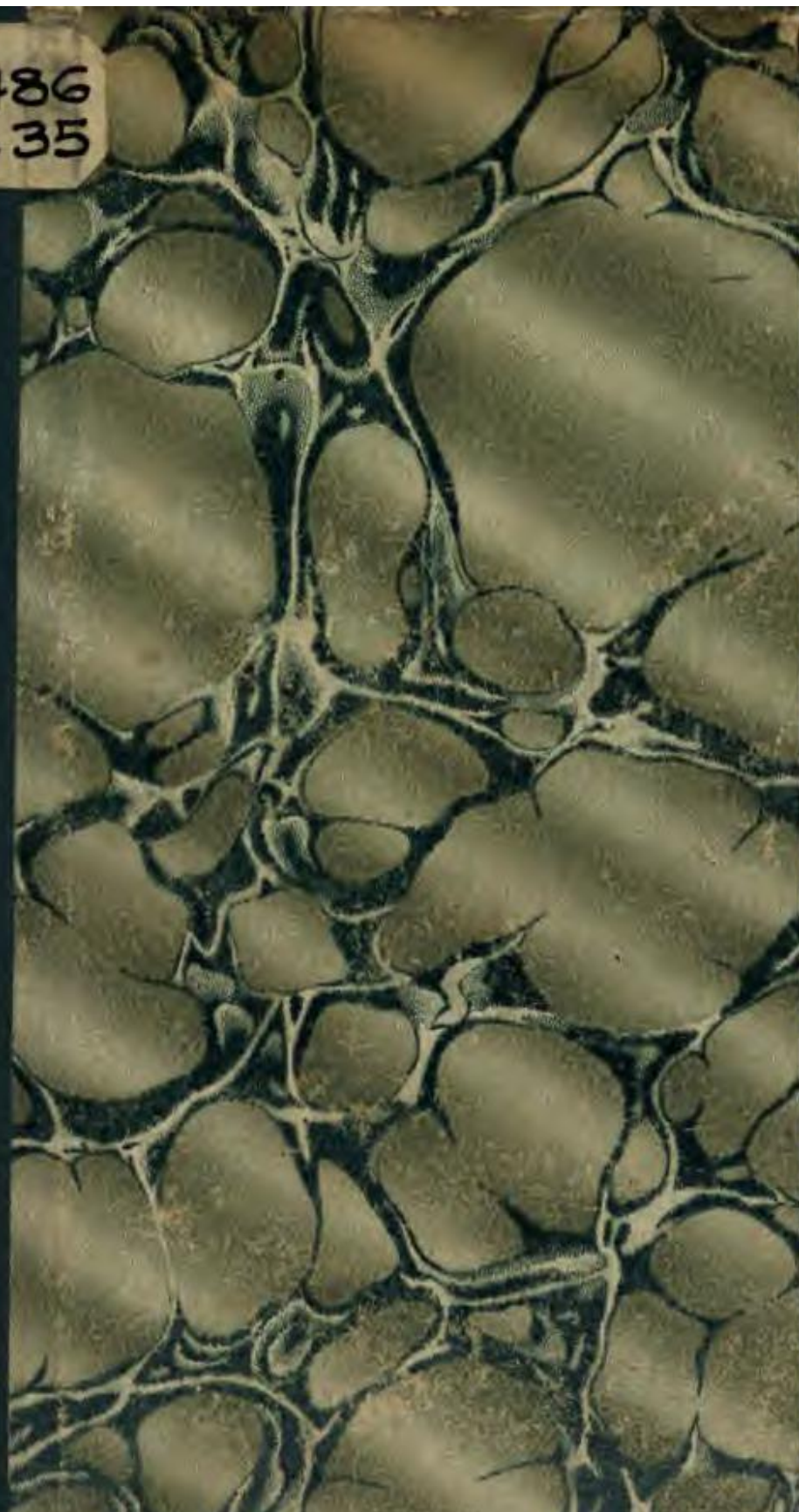
Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

13486
102.35

are - Roméo et Juliette - 1875.



The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

. A ; ^ . 5 ^ HARVARD COLLEGE LIBRARY THE BEQUEST
OF EVERT JANSEN WENDELL CLASS OF 1883 OF NEW YORK

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/

The text on this page is estimated to be only 6.74% accurate

RÉPERTOIRE CERNES ROMÉO JULIETTE' THAIÉIHK EN
CINt ACTES WILLIAM SHAKSPEAKE. riV FHASC •^ PARIS ICIEL
LKVV FRRRE3, HDITEURS AI'MEB, i, PLACE DE L'OPÉRA-.



The text on this page is estimated to be only 16.50% accurate

EOMÉO ET JULIETTE TRAGEDrE • m • * « T

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

MIOUBL LBVT FKËRBS, éDITBURS COMPOSITIONS
DRAMATIQUES RBPRiSBNTiBS PAR LA COMPAGNIE
DRAMATIQUE ITALIENNE LB ROI LEAR, tragédie de Shakspeare,
traduite en italien 2 fr. LE OU), tragédie de Corneille, traduite en italien. 2
— HAMLBTy tragédie de Shakspeare, traduite en italien • 2 —
MAOBBTH, tragédie de Shakspeare, traduite en italien. 2 — OTHELLO,
tragédie de Shakspeare, traduite en vers italiens. .•• 2 — F» Anreaa. —
Imprimerie de Lagny.

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

•^ REPERTOIRE DE M. ERNESTO ROSSI ROMÉO BT
JULIETTE TRAGÉDIE EN CINQ ACTES DB WILLIAM |HAKSPEARE
XRI^DUCTION FRANÇAISB CONFORME A LA REPRESENTATION
UN FRANC ^L^r^r PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES; ÉDITEURS RUS
AUBER, 3, PLACE DB l'OPBUA LIBRAIRIE NOUVELLE IOVLKVAkD
DB» ITALIENS, 15, AD COIK D£ LA BUE DB GRAXBUIIT 1875 Droite
de reproducUon et de tradaciion réservés

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

\3H-^(p/lûj.'35 PERSONNAGES IE FRINO de Vémne. PARIS, jeune seigneur, cousin du prince. Ci^UI^T^' 1 ^^ ^^®°* ^^^^ ^^ ^^ iBUEnilte ennemies. ROMÉO, fi'ls de Montaigu. MERCUTIO, cousin du prince* et ami de Roméo. < BENVOLIO, parent de Montaigu, et ami de Roméo. TYBALT, parent de G^^et. FRÈRE LAURENCE, relfgêinr. BALTAZAR, domestique de Roméo.. SAMSON et GRËGORIO, domestiques de Gapulet. ABRAHAM,. taaMrtKyift de Munta^n^ UN PAGE de Paris. UN APOTHIKAIRE. LA SIGNORA MONTAIGULA SIGNORA CAPULET. JULIETTE, fille de Capulet, amante de Roméo. NOURRICE de JuUette. dTOTENS DE YÉRONE, MOBIOIENS, UASQUaS^ OtC. Alla; trois prenUen actes la scène se passe à Vérone, Au cinquième, a Mantoue et à Vérone»

ROMÉO ET JULIETTE ACTE PREMIER SCENE PREMIERE.

SAMSON et QREGORIO, arméf d'èpëet. SÂMSON. Par ma foi, Gregorio, nous ne laverons plus les plats ni les écuelles. 6RE00RI0. Non, car alors nous serions des marmitons. SAMSOK. Je veux dire que s'il nous plaisait de nous mettre en colère, nous risquerions la corde. 6RE6ORI0. Samson, tant que tu vivras, prends bien soin de tenir ton cou loin de la corde. HSABCSOllr. Quand la colère méprend, je frappe en aveugle* 6RBGORIO. Mais tu n'as pas la colère si facile, et tes coups ne sont pas aveugles. 8AM80N. Un chien de Montaigu me met en rage. GRBGORIO. Moi aussi, mais pourquoi? BAMSON. Oui, pourquoi? 6RE00RI0. C^t facile à expliquer. Nous sommes serviteurs des Capulet. Une querelle s'élève entre nos maîtres, noos^ 1

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

Z BOKÂO ST JULIBTTB qui sommes' de leur maison^ nous devons ftiire ce qu'ils foui 8I1I80IC. Cest juste; ils ne pourront pas dire alors que nous volons leur argent. SCÈNE IL Lbb Mêmes, ÀBRAEàM. SAMSON. VoUà mon épée tirée : querelle» j# vais t'animer. OKÂOORIO. Boni ta vastoomer le dos et fuir. SAMSON. Mettons la loi de notre eôîô : laissons-les attaquer les pz«mieis. 6REG0RI0. Pour moi, en passant k côté d'eux, je les regarderai de travers. Ils le prendront mal,; &'ilfi veulent. Dis plutôt, ft'ils Tosent. Moi, je mordrai mon pouce en les fixant; et s'ils le passent sous silence^ ce sera un affïront pour eux. ABRAHAM. L'ami, mords-tu ton pouce pour nous- narguer ? AAMBQBk Moi, je mords mon pouce. ABRAHAM, Efttrce pour nous insulter, dis? SAMSON, bas à Grégorio. Aurons-nous la loi de notre côté, si Je réponds oui? CULEGORIO. Non pas. SAMSON, à Abraham. Non, ce n'est pas précisément pour vous insulter que je mords mon pouce; mais mais je mords mon pouce, moi. OBSGORIO, i Abraban. Gherchez^vous querelle ?

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

▲ crm PRBum Querelle ? Noiu Si vous cherchez querelle, je suia
à ipqs ordres : je sers un aussi bon. mailn que ipooik. ABRAHAM. Pas un
meilleur! Soit« monsieur. GRBGpRIOi bWy à SantoB. Dis meilleur
J'aperçois un des parents de mon maïixe. {lÊuntm Mriw^) flABiaON^ à
àhgtbmu Ouiy un meilleur maître. ABBÂSAM. Tu mens. ILAMflON. . Je
mens..«.. Voilà la colère qui me monte. L'épée à la main, si vous avez du
cœur, (a Gregorio.) SouviQDd-toi de ta botte secrète, (ui m lu^iMt.)
SCÈNE IIL Les MftMES, BENYOLÎO, pais TYBALT. Voulez-vous vous
séparer, insensés ? Remettez vos ^pées : vous ne savez ce que -vous faites.
BAMaOK. Maiftjeveux.*.^.. ' BALTAZAR. Il nous a insultés. .
BKNVOUO. Malheureux I... Quoi, l'épée à la main, parmi ces hommes
sans hoivTieorT Toum&-toi, Benvolio, et vois ta mort. BBNVOLIO. Je ne
veux que mettre la paix ici. Remets ton épée, ou sers-f en pour m'aider à
séparer ces hommes. TTBALT^ Quoi, l'épée xnieî et tu parles de paix? Je
hais ce

The text on this page is estimated to be only 11.67% accurate

\ ROMÉO ET JULIETTE TRAGEDrE • * ^ t • * t » 'k » • % I

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

6 ROLLÉO XT JULISTTB jonrs, dès que le soleil, qm réjouit tous les êtres, com> meii^;^ à ouvrir les rideaux du lit de l'aurore, aussitôt, fojant ses rayons, mon triste fils rentre furtiveoient à la maiscoi; et là s'emprisonne seul dans son appartement, ferme les fenêtres au jour naûsnant, et r^oos» ssst de toutes paris la kunièie, il se forme autour de lui une seconde nuit. Cette hmaoeur deviendra noire et funeste, siim Jbon oonseil n'en taritla souroe* BKRVCJOm Mon noide onele, en connaissez*Tous la cause! JCONTXXGV. Non, BBRVOUO. Avez-vous employé quelques moyens pour le faire parler? M0KTAIG17. Je l'ai importnié des instances de ma tendresse, je l'ai fait solliciter par nombre de mes amis. Mais il est le seul confident de ses sentiments comme le boutaai derose« S'il nous était possible de pénétrer la cause de sa mélancolie, nous porterions remède à son mal aussitôt qu'il nous serait connu. BENYOUN. Ahl je Taperçoisi Toudriez-vous ¥ous éloigner? Je veux sonder la eanse de sa tristesse. Puisses-tu réussir à tirer de sa bouche l'aveu de la vérité! Je vais an palais pour obéir à Tordre du prince, (u m ratiK.) SCÈNE V. BENVOLIO et ROMEO. BBNVOLIO* Cher oonsin, je te donne le salut du matin. Roaiio. Quoi i le jour est-il si peu avancé ? Neuf heures viennent de sonner.

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate
moMÂo.

8 ROMBO BT JULIBTTB mente encore le poids, et ta douleur aggrave la mienne. — Amour I 6, sentiment plein de raison et de folie I poison amer qui tue; doux baume qui rôpare et conserve. — Adieu, cousin, (u Tem lortir.) BBNVOUO. Attends-moi, je yeux t'accompagner : si tu me quittes ainsi, tu m'offenses. ROMÂO. Roméo n'est point ici : il existe quelque part ail-* leurs. BBNVOLIO. Apprends-moi donc quelle est celle que tu aimes t ROldK). Tu veux me faire pleurer en le disant. BENVOLIO. Pleurer I non. Mais au risque de te causer de ladou^ leur, je te le demande instamment. Qui? ROMÂO. C'est demander & un malade de faire son testament, quand il sent déjà le froid de la mort. Cousin, j'aime une fenune. BENVOLIO. Merci, je m'en doutais. ROfio. Celle que j'aime est belle. BBNVOUO. Il est facile d'atteindre ce but splendide. ROLLÂO. Tu te trompes, elle est invulnérable aux traits de l'amour. Son cœur est inaccessible aux tendres propos : ses yeux modestes évitent la rencontre dangereuse des regards. Ce n'est pas eUe qui ouvrira son sein à l'or, qui corrompt les vertus les plus célestes. BENVOLIO. A-t-elle donc juré de rester vierge 7 BOUÂO. Elle a abjuré l'amour : et son vœu cruel donne la mort à un infortuné qui ne vit que pour elle. BBNVOUO. Laisse-toi gouverner par mes conseils : oublie-la dans tes pensées.

ACTB P&BlilBK ^ ROMéo. Enseigne-moi donc à cesser de penser. BENVOLIO. En donnant une pleine liberté à tes yeux; en les promenant sur d'autres belles. ROMBO. C'est le moyen de la faire paraître plus éclatante encore à mes yeux. BBNTOUO. Fais-en l'expérience. ROMEO. . €k>nmient? BBNTOLIO. Écoute. C'est une coutume antique chez les Capulet de donner une fête. Elle a lieu ce soir, et c'est le rendez-vous d'un monde de charmantes jeunes filles. Qui sait si la tienne ne sera pas là? Viens. ROMÉO. Dans la maison des Capulet, nos ennemis I BENVOLIO. Oh I nous irons masqués, et là, avec des yeux impartiaux, tu pourras comparer la tienne avec les autres. ROMEO. Une femme plus belle que celle que j'aime. C'est impossible. Non, je n'irai pas avec toi. BENVOLIO. Voici Mercutio, notre ami; il va joindre ses instances aux miennes. SCÈNE VI. Lbs MâMBS, MERCUTIO. BENVOLIO. Mercutio, viens à mon aide. Dis-moi, iras-tu à la fête des Capulet? MERCUTIO. Certes, avec empressement. Seulement, je couvrirai ma figure d'un masque* Je veux voir sans être vu. Cest la curiosité qui m'entraîne, jointe à un désir ardent de l.

*^^ 10 ROMio BT JtJLIBTTB contempler à l'aise les plu
diarmants visages de jeunes femmes. BBNVOLIOy km à Roméo.
L'entend»-tn Y ROMio. Très-bien, je suis de la partie. Mais quelle sera
notre ezfiOBe, ou Men ferons-nous une entrée muette ? BENVOLIO. Le
temps des longues harangues est passé. Nous n'aurons point de prologue à
bégayer d'après le souffleur. Qu'ils nous mesurant des yeux, nous les
mesurerons de même, et nous voilà partis à la grâcâ de Dieu. ROMBO.
Doimez-moi une torche : triste comme je suis, ja porterai le flambeau.
IIERCUTXO. Vraiment, Roméo, il faudra bien que tu dances' comme les
autres. ROMÉO. Non, pas moi, sur ma parole. Vous autres, tous avez le
pied léger : moi, j'ai une âme de plomb qui m'appesantit sur la terre, et me
rend immobile. MBRCUTIO. Tu es amant; emprunte les ailes de l'amour
pour t'élever au-dessus du vulgaire. ROMÉO. L'amour m'a trop cruellement
blessé de son dard pour que je puisse voler avec ses ailes. BENVOLIO.
Allons, nous brûlons ici nos flambeaux en vain : frappons et entrons.
ROMÉO. Moi, je ne suis pas d'humeur d'entrer à ce bal. MBRCUTIO. Peut-
on t'en demaAder la raison ? BEIÇVOUO. Oui, pourquoi? BOMÉO. J'ai
ffiôt un songe cette nost. MBBOUTiO. EtmdianasL

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

ACTS Y>RBUTS« Il MERGUnO. Que les songes ne préduent
jamais rien, et qa'ils ROMéo. Alors ceux qui donnent b« Têvent jamais
d'aucune rÔflJM. Je Tois que tai feïoe Maté fa Tisiift. 80MBO» Qu'est-ce
que la reine Maté ? MBSIODTIO* (Test ht fte des songes. Aussi mince que
Vagate qui IwSle au doigt (f un sénateur, tirée par deux atomes, elle effleure
la joue des mortels aux heures de leur sommeil. Son char est une eoquUle
de noix creusée par rindustriel écureuil, om par le TOP^oquin, qm, depuis
un temps immémorial, fabrique les chars des fées. Les rayons de ses
longues roues sont faits des pattes du iàucheur des jardins; une aile de
Muterelle forme l'impériale de sa voiture. Les rênes sont tissées de la plus
fine toile d'araignée; ks banM>is, des rayons hunxides d'un clair de lune.
Sur le siège un moucheron nocturne véta de gris conduit le char. ▲ r«i d'un
griUoa pend «m fouet, ôxmt ia médiB est «ne peiicirie imperoq»tibie. Dans
œt équipage migno^ die galope tannits au traT^ers du cenreau des ainaoti^
€^ ils séveat d'anunir : ^ie se promène «ir las genoux des komates de oofat,
-et ils pè-ventde lèvérenœs; sor les doigts des vanoeais, et ils ré^rent
d'épîces; sur les lèvres des dansm, et elles rêvent de teiseis. TauHAL elle
wamU sur le tiet d'im çfocuieur^ et aussitôt il laîrenncôs; imâut lelle
cfastouilie es nez d'un gras prMMndiÂee eadtotnii, «t il ^oit an neond
Mnéfïee & wUÎGiler. Ca«t nlte qui... ■OMéo* 'CecMi oBBi^lieKalio, de
prodignertesinîaeBpttDQias. MBRCUnO. Tu as raison, car je puledA
songes, fruits d'un cer^•■.

19 ROMiO BT JULiBTB BBMVOLIO. A merveille : mais le
souper est fini, et nous arriverons trop tard, MBROUnO* Au diable les
songes, et vive la réalité. Donc tu ^ens avec nous, Roméo 7 ROMÉO.
Puisque je l'ai promis;... mais c'est à contre-cœur. aENYOUO. Venez
d'abord chez moi vous masquer. ROMÉO BT MEROUTIO. Allons.
BBNVOLIO. Et je fais avec toi la gageure que ton premier amour est
détrôné et qu'un autre plus puissant Ta le remplacer. ROMÉO* Je ne le crois
pas. (iit lortent.) SCÈNE VII. Une uU« d« U auJion de GâpulsI pr^trée
pour l« lml« CAPULET, PARIS et la. sigiïora. CAPULET. OAPULBT.
Salut, cavaliers ! et vous, jeunes dames, dont les pieds ne sont pas afOigés
de cors, je vous tiens aujourd'hui : il n'y a pas & s'en dédire, il faudra
s'évertuer. Laquelle de vous osera refuser de danser? CeUe qui fera la
dédaigneuse, je dirai quelle a des cors aux pieds. J'ai vu le temps où je
portais un masque aussi, et où je pouvais conter fleurette à l'oreiUe des
dames. Ce temps est passé; il est passé, passé. Allons, musiciens,
commencez. Et Montaigu aussi est enchaîné comme moi par la même
défense : nous sommes tous deux menacés de la même peine ; et il ne sera
pas difficile, je pense, k deux vieillards de notre âge, d'entretenir ht paix
ensemble. PARIS. Vous êtes deux hommes d'honneur, tous deux éga

AOTB PREMIER 13 lement estimables; et c'est une chose déplorable que TOUS ayez si longtemps vécu dans Tinimitié. Mais, parlez-moi, seigneur, que répondez-vous à ma demande? GAPULET. Ce que je vous ai dit souvent. Ma fille est encore étrangère dans le monde : elle n'a pas vu quatorze printemps : laissons deux printemps de plus épanouir nos fleurs; avant de la croire en âge d'être épouse. PARIS. De plus jeunes filles qu'elle sont devenues des mères lieureuses. OAPULET. Mais elles se flétrissent trop tôt, ces mères prématurées. — La terre a englouti toutes mes espérances, et ne m'a laissé que Juliette : elle est l'héritière fortunée de mes biens. Honnête Paris, faites-lui votre cour, gagnez son cœur, ma volonté dépend de son consentement : si elle le donne, le mien suivra son choix, et ma réponse confirmera la sienne. SCÈNE VIII. La signora CAPULET, la Nourrice da Juliette. LA SIONORA CAPULET. Nourrice, où est ma fille? Appelez-la : qu'elle vienne me parler. LA NOURRICE. Sur mon honneur, je lui ai dit de venir. (Elle s'écarter.) Kh bien, mon agneau! ma mignonne! mon bijou!... où est donc cette petite fille ? «Juliette? JULIETTE» Qui m'appelle? LA NOURRICE. Votre mère. JULIETTE. Me voyez, madame, que désirez-vous de moi? LA SIONORA CAPULET. Nourrice, laissez-nous un moment, nous avons à parler en secret.... • — Non, revenez, nourrice, je me suis ravisée : vous serez témoin de notre entretien. — Vous savez que ma fille est d'un âge raisonnable. ^*.

The text on this page is estimated to be only 24.77% accurate

14 ROMIO BT JXTLinTB UL IVOUSBIOB. Ma fdi je puis vous dire son âge à imeliarBprèB. Ul SIGNORA OiLPITLET. Elle n'a pas quatorze ans. LA. KUUKKIOB. Je gagerais quatorze de mes dents (elt & mon grand ciiagrin, il tajA dire qn'il ne m'en reste pins qui quatre) qu'elle n'a pas encore quatorze ans. OcmùAm ayons-nous d'ici au premier d'août? LA SIGNORA CAPULKT. Quinze jours au plus. LA VIOUKRIOE. Plus on moins; & quelque jour de Fannôe que Tienne le soir du premier d'août, elle anra quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu bénisse lésâmes dirêâennes! étaient du même âge. Suzanne est aTec Dien, c'était une trop bonne fUe pour moi. Hais, comme je disais^ le soir du premier août, Juliette aura ses quatorze ans^ elle les aura, sûr : je me ic rappelle à merveille, if y a à présent onze ans depuis le tremblement de terre, et elle était déjà sevrée. Jamais je ne l'oublierai : de tous les jours de Tannée, c'est ce jour-là, je m'en souviens : car alors j'avais frotté d'absinthe le bout de mon sein; j'étais assise au soleil contre le nmr du colombier; iîgD0r Capulet et vous^ vous étiez à Mantoue. — Ohl j'ai bonne mémoire : et comme je vous disais, dès qu'elle eut goûté de l'absinthe dont j'avais frotté le bout de mon sein, et qu'elle l'eut frouvô amer, la petite follette prit de l'humeur, et ^ brouilla avec le téton ; dans } § momfiat voilà le colombier qui tremble^ et moi aussi. Ohl il ne fut pas besoin, je vous jure, de me dire de m'enfuir : et de cette épQqpae4àil j a onze ans aujourd'hui. Car aiois elle pouvait déjà se tenir sur ses pieds et aller seule : oui, elle pouvsst, enirérité, courir et rôder tout autour en se balançant sur ses petites jambes : el ea effet, ce fut la v«iâe même de ce jour-là qu'elle tomba, et eBe se brisa le front j et alors mon mari, Dieu soit avec son âme, tétait tm j

A€TB PRBMIM& IS pST ISlotre^Dame, ht x>etite folichonne
 cessa aussitôt ses eris^etdit': « OuL » Voyez, comme on mot dit par jeu et en
 riant, devient aujourd'hui une vérité. Oh, j'en répons, je vivrais mille ans
 que je ne l'oublierais jamais : c N'«st-ce pas^ Juliette? » dit mon maii : et la
 petite monreuse aussitôt s'apaisa, et dit : « Oui. » XJL BI6KORA.
 CAPULST. En voilà assez : je vous prie, cessez vos propos. LA
 NOUimOK. Allons, j'ai fini. Que Dieu vous marque du sceau de ses grâces.
 Vous étiez la plus jolie enfant que J'aie jamais nourrie : si je peux vivre
 assez pour vous voir mariée, je mourrai contente. LA. SIGNORA
 OAPULET. Et le mariage est justement le ^et dont je suis venn causer avec
 elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, quelles sont vos dispositions pour le
 mariage ? JULIETTE. C'est un honneur auquel je n'ai jamais pensé. LA
 MOUBBICE. Un honneur! Si je n'avais pas été votre nourrice, je dirais que
 vous auriez sucé la sagesse avec le laiL LA SIONOEA OAPULET. Eh bienl
 commencez d'aigourd'hui à songer au ma* riage : de plus jeunes filles que
 vous, qui sont ici dans Vérone, des dames très-considérées, sont déjà mères;
 et moi, je m'en souviens bien, j'étais déjà votre mère à l'âge où vous voilà
 fille encore. Pour trancher le mot^ le bmve Paris vous recherche pcRir
 épouse. LA NOURRICE. C*est un cavalier, ma fille, oh I c'est un cavaUer
 tel que le monde entier -^ Oh I c'est un homme feât au tour. LA SIGNOBJL
 CAKTIST. C'est la plus belle fleur du printemps de Vérone. LA ■
 NOOKHRISK. Oh I oui, la fleur : oui, la fine fleur. LA SICmORA
 CAPULET. Qu'en dites-vous? Vous sentez-vous du goût pour 4se cavalier?
 Ce soir vous le verrez à notre fête. Considérez faioi tons les tEBits de son
 visage, et tous verrez que le

16 ROMÉO BT JULIETTE pinceau du plaisir et de la beauté les a formés. Répondez-moi en un mot; sentez-vous que vous puissiez l'aimer? JULIETTE* Je le considérerai pour l'aimer^ si la vue fait naître l'amour; mais je ne laisserai prendre & mon inclination que l'essor permis par votre consentement. SCENE IX. ROMEO, maîqué et dégabé ea pèlerin y à BentoUo» lui moAtnat Jalieiu. Oh! sa beauté efface Téclat de tous ces lustres. Elle brille sur le front de la nuit, conmie un diamant à Toreille basanée d'un Africain. Quelle blancheur éblouissante I Elle éclipse toutes ses compagnes. Oh! elle est trop acaomplie pour un mortel: non, la terre n'était pas digée de posséder ce trésor. Quand la danse aura cessé, j'observerai la place où elle ira se reposer» et en touchant sa main délicate, je ferai mon bonheur. Quoi, mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment? Non, je ne connaissais pas la beauté : voilà la première que je l'aie vue. SCÈNE X. BENVOLIO, MERCUTIO, puU ROMÉO et JULIETTE. BENVOLIO. L'as-tu vu? MERCUTIO. La souris est prise au piège. BENVOLIO. Et il ne voulait pas venir ici. MERCUTIO. Un clou chasse l'autre. Un amour a chassé un autre amour. BENVOLIO. Le voici qui revient en caressant de sa main la main

ACTE PREMIER 17 de sa compagne. Retirons-nous» que notre présence ne les gêne pas (ib m retirent.) ROHÂO. Si ma main profane ose toucher la main d'une immortelle, et que ce soit un crime, voici ma douce pénitence: mes lèvres vont l'expié par un tendre baiser. JUUETTK. Beau pèlerin, vous vous faites injure : c'est en baisant la main que les pèlerins saluent; ils touchent la main des saints qu'ils vont visiter. ROMÂO. Mais les pèlerins ont aussi des lèvres. JULIETTE. Oui, mais elles sont consacrées à prier. ROMEO. Oh bien, chère immortelle, souffrez que mes lèvres déposent leur prière. (Illaibaie encore U main.) SCÈNE XI. Les Mêmes, La Nourrice. ul nourrice. Madame, votre mère veut vous dire un mot. ROSléo, à It noorree. Quelle est sa mère? LA. NOURRIË. Beau cavalier, sa mère est la maîtresse de ce logis, et c'est une bonne dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille, avec qui vous causiez; je peux vous garantir que celui qui l'épousera pourra se vanter d'une bonne fortune. BBNVOLIO. Allons, Roméo, partons, le bal tire à sa fin. ROMÂO. Oh! je crains bien qu'avec lui ^ne finissent aussi ma paix et mon repos. OAPULET. Arrêtez, cavaliers, ne songez pas encore à nous quitter : Nous avons ici quelques rafraîchissements...— Vous

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

18 ROKio BT IULISTTB le ^VTolez donc absolument? ÂllonB, je toi» i^rads grÂw à tous; honnêtes cavaliers, bonne nuH. — Apportes plus de flambeaux. — Allons, allons donc cherdiernos lits; «di! par ma foi, aux hmiières, je Tots ^'U se fait taiâ. Je Tais aussi aller me reposer, (iff wrtoat.) JVUETTB. Approchez, nourrice, dites-moi, quel est ce cavalier, Iiâ, NIHiUHIOSw Cest le fils de Thérâtier du vieux Tiberîo • juLBERns. Quel est celui qui vient de sortir dans la moment? LA NOT7RRK». C'est, je crois, le jeune Pétruceio. juLivns. Et eelui qui le suit, et qui d'abord ne voulait pas danser? LA NOURRIOB. Je ne le connais pas, JULIETTE. Allez, demandez son nom. — S'il est marié, je crains bien que mon tombeau «oit mon lit nuptial. LA NOURRICE, rcTenant. Son nom est Roméo : c'est Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi. JULIETTE. Mon amour est donc né au sein de ht haine... Ah! je Tai vu trop t6t, celui que je ne connaissais pas, et je Fai connu trop tard! Cest pour mol une étrange destinée d*amour, quH me faille aimer un ennemi détesté. LA MOmOSTOB. Que iSsiez-vous làT que disiez-^vousT JULIETTE. Je répétais un vers que je viens d'apprendre du cavalier avec leqaèl j'ai dansé, (une toIx dun nmérieaT sppen* Joliette.) LA ITOURRiCS. Tout à l'heure, tout à Theure I (a jaUeUe.) Venez, sortonsj tous les étrangers sont partis.

The text on this page is estimated to be only 27.03% accurate

ACTE DBUXliW 19 ACTE DEUXIÈME SCÈNE PREMIÈRE.

Le)tffdlñ de Ccpñlei» -^ Ia lune paratt dm h fond. BOMÉO, pm

JUILLETTE noiriso. n Be rit de ramonr, celui qoe ses traits n'ont jamais blessé. — Mais, arrêtons. Quelle est cette lumière que je vois là-bas briller à cette fenêtre? Cest le jour naissant, c'est le soleil, c'est Juliette! (jutiette punit à u lea^ tre.) Lève- toi, bel astre, plus brillant que celui qui m'êclaire.

Oui, Diaue pâlit de jalousie, en se voyant moins belle que toi, qui n'es qu'une jeune m

20 ROMEO ET JULIETTE Renonce à ton père et abjure ton nom, ou, si tu T'aimes mieux, jure seulement d'être mon amant^ et je cesse d'être une Capulet. ROMÂN, & part. L'écouterai-je parler encore, ou répondrai-je à ces mots? ' JULIETTE, continuant. Il n'y a de toi que ton nom qui soit mon ennemi. En cessant d'être un Montaigu, tu n'en serais pas moins toi-même. Eh! que m'importe ce nom Montaigu? Ce que nous appelons rose, sous tout autre nom n'en serait pas moins rose, n'exhalerait pas un parfum moins doux. Ainsi, Roméo, en perdant ce nom, n'en conserverait pas moins toutes les perfections qui me le font aimer. Roméo, quitte ce nom qui ne fait pas partie de toi-même, et pour ce sacrifice, reçois-moi tout entière en échange. ROMÂN, k JuMede^ «n élevant la voix. Je te prends au mot : donne-moi le nom de ton amant, et j'abjure le mien. De ce moment je cesse pour jamais de m'appeler Roméo. JULIETTE, fâchée et confuse. Qui es-tu, toi, qui, caché dans la nuit, viens surprendre mes secrets? ROMÂN. Je ne sais par quel nom te répondre, et te faire connaître qui je suis ; mon nom, cher ange, m'est odieux, puisqu'il est haï de toi. JULIETTE. Mon oreille n'a pas encore entendu cent paroles prononcées par cette Toix, et cependant j'en reconnais les sons : n'es-tu pas Roméo, un Montaigu? ROMÂN. Je ne suis ni l'un ni l'autre, bel ange, si tous les deux te sont odieux. JULIETTE. Dis-moi comment tu es entré dans ce jardin ; ses murs sont élevés et presque inaccessibles. Quels sont tes projets, étant ce que tu es? Ce lieu sera celui de ta mort, si quelqu'un de mes parents vient à t'y surprendre.

ACTB DBUXiâtfB 21 ROMÃO. C'est avec les ailes de ramour que j'ai franchi la liauteur de ces murs, ir n'est point de remparts capables d'arrêter Famour; et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose : tes parents ne sont point un obstacle pour moi. JULIETTE. 8'il te surprennent ici, ils te tueront à mes yeux. ROMÉO. Hélas! il 7 a bien plus de danger pour moi dans tes yeux, que dans vingt de leurs épées. Daigne adoucir ton regard, et je suis invulnérable à leur haine. JULIETTE. Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent en ce lieu. ROMÉO • Je suis couvert du manteau de la nuit ; il me dérobe à, leurs regards, et pourvu que tu m'aimes, peu m'importe qu'ils me surprennent. Je serai bien plus heureux de iinir ici ma vie sous les coups de leur haine, que de la prolonger sans ton amour. . JULIETTE. Encore une fois, qui Va servi de guide pour l'introduire dans ce jardin? ROMÉO.. L'amour. Il m'a prêté son génie, et je lui ai prêté mes yeux. — Je n'ai point appris l'art du pilote; mais lusses-tu au delà de ce vaste rivage, environnée de la plus vaste mer, je m'exposerais sur les flots, pour conquérir un si rare trésor. JULIETTE. Sans ce voile de ténèbres qui couvre mon visage, tu verrais le rouge de la pudeur enflammer mes joues au souvenir du secret que tu m'as entendu confier à la nuit. Je voudrais bien avoir été moins franche. Oui, je voudrais, je voudrais pouvoir nier l'aveu qui m'est échappé. — Mais loin de moi ces vains détours. M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre, out': et Je recevrai ton aveu avec joie.. Mais ne fais point de serments; ils ne t'empêcheraient pas de devenir perfide : les parjures des amants passent pour des jeux de l'amour. Cher

2St Raxào RT JUI^ISTTE Roméo, si tu m'aimes,, déclare-le avec bonne foi. — Peat^tre trou^e&-tii que je me sois trop facilement .saadue : eh bien , il m'est facile de prendre un fieoxrt plus sévère, et de te répondre, rnnt si ces formes te plaisent daTantage : mais autrement, je ne rétracterais pas mon aveu pour tout l'univers. — En véritâ, hean Mootaigu, je suis trop tendre, et tu pourrais craindre que ma conduite ne devint légère. Mais fie-toi à moi^ sable jeune homme; tu me trouveras plus fidèle que celles qui mettent plus d'art à paraître indiffrentes» Oui, j'aurais dû être plus réservée, il faut que je L'avoua; mais l'aveu que tu as entendu par surprise, avant cpae je fusse sur mes gardes, n'en est pas moins l'expression échappée à mon sincère amour : ainsi pardonne>moi, c'est la nuit qui m'a trahie, qui t'a dévoilé mes sentiments : ne juge donc pas sur ma trop facile défaite, que mon amour deviendra léger. BOMSO. Juliette, je prends à témoin cet astre sacré dont la lumière ai^ente les cimes de ces arbres fruitiers.««JULTETIKm Ah I ne jure point par cet astre inconstant qui change tous les mois : je craindrais que ton amour ne devint inconstant comme lui. ROBIBO. Et par quel serment?.... JUIJBTTTS. Ne fais point de serment, ou si tu veux en faire, jure par ton aimable personne, par toi, qui es le dieu que j'idolâtre, et je te croirai. ROMKO. Si jamais Tamour de mon cœur sincère..».. JULIETTE. Arrête : ne jure point encore. Ta présence me comble de joie, et cependant je ne sens point de joie à former ce contrat cette nuit : il est trop téméraire, trop inconsidéré, trop soudain : rapide comme l'éclair, il s'évanouirait peut-être comme lui. Mon doux Roméo, retiretoi : ce germe d'amour peut avec le temps éclore et mûrir pour notre première entrevue. Adieu, adieu. Que

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

▲ CTB BBUXlAlfB 33 ton cœur goûte un sommeil aussi doux, un aussi doux fi^^w que eekô. 901 est dans le jnieD. ROMéOb Ohl me renvenas-tu si peu satisbitt JULIETTE. Et quelle satisfaction TeuK-tu de plus ? L'échangift de ton fld^ amoor coofere le mîffii4 Je t'ai donné mon coBor avant même que tu Taies demandé; et je voudrais avoir encore & te le donner une seconde fois. BsiHie que ta tondrais me laretiitt? Et pourquoi le Teadnâa-tH, ma bien-aimée? Seulement pour te prouver ma sinefoité, pour t» k redonner encore; mais je ne désire là qo'un boniieur dont je jouis déjà. Ma l>ienveillanee pour toi est aussi ^uste que la mer, mon amour est aussi inépuisable ; l^his je t'en donne, ^ pkas û m'en reste : tous les deux sont infinis. J'entends du bruit dans la maison ; dier amant, adieu! (l« oovnoe aappelk J«ttetle «n dedans de UmtîMii.) Tout à l'heure, bonne nourrice. — Aimable Montaigu, sois fidèle. Demeure un moment encore, et je vais revenir. 0 heureuse, heureuse nuit! Je tremble que tout ceci ne soit qu'un songe : il est trop plein de douceur poor être réel. (jaUelte reparait à la finlte.) JULIETTE. Trois mots encore, cher Roméo, et puis, adieu, adieu. Si les vues de ton amour sont honorables, si le mariage est ton but, réponds-moi demain matin par l'exprès que j'aurai soin de t' envoyer ; fais-moi savoir en quel Œeu, en quel temp^ tu veux accomplir la cérémonie sainte, et j'irai mettre & tes pieds tous mes trésors, et je te suivrai, 6 mon amant! par tout l'univers. LA NOURRICE, derrière le Uiéâtre* Madame!

24 ROUéo ET JULIBI'TB JULISTTB. J'y vais tout à l'heure. — Mais si tes desseins ne sont pas honnêtes, je te conjure... Jk NOURRICE, derrière U théâtre. Madame! JULIBTTB»^ Dans l'instant j'y vais» — De cesser tes poursuites» et de me laisser à ma douleur : demain matin, j'enverrai. KOHÉO. Que ma vie et mon bonheur... JULIETTE. Mille fois adieu. (Elle diaperaît.) ROMéo. Ô mille fois malheureux d'être privé de ta présence! L'amour vole vers l'amour avec l'ardeur dont le jeune écolierfuit seslivres: l'amour, en se séparantdel'anionr, éprouve la tristesse du jeune écolier que rentralne à l'étude son maître odieux. JULIETTE reTieni encore i la feflète. StI Roméo! Roméo ! (eiie rappelle d'ane Toii étouffée.) L'esclavage a la voix éteinte et timide : il ne peut se faire entendre au loin. Je voudrais faire retentir les^ échos du nom de mon cher Roméo, jusqu'à perdre l'haleine et la voix. ROMÉO. Cest ma bien-aimée qui m'appelle par mon nom! Oh! que les accents d'une amante sont doux et clairs dans le silence de la nuit! De quelle musique délicieuse ils remplissent l'oreille ! JULIETTE. Roméo! ROM&O» Ma bien-aimée! JULIETTE. A quelle heure du matin enverrai-je vers toi? ROMÂO. Sur les neuf heures. JUUBTTB. Je n'y manquerai pas : d'ici à ce moment il y a vingt années J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ACTE DEUXIÈME 25 ROMÉO. Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en ressouvies. JULIETTE. Je l'oublierais toujours tant que je te verrais près de moi, et ne songerais qu'au plaisir que me fait ta présence. ROMÉO. Et moi je veux rester avec toi pour te le faire toujours oublier, et je veux oublier ici tout l'univers. JULIETTE. Le jour est prêt à percer. Je voudrais que tu fusses parti, mais pas plus loin de moi que l'oiseau prisonnier d'un folâtre enfant : il le laisse traînant sa chaîne voltiger à quelques pas de sa main, et soudain il secoue la tresse de soie et le force à revenir vers lui, tant son amour est ennemi de la liberté de l'oiseau qu'il aime ! ROMÉO. Je voudrais être l'oiseau captif dans tes liens. JULIETTE. Et moi aussi je le voudrais, mon doux ami ! mais je t'étoufferais à force de caresses. — Adieu, adieu. Oh ! dans cet adieu il est tant de douceurs, que je dirais et redirais adieu, jusqu'à ce que le matin vint nous surprendre. (Elle s'en va.) ROMÉO. Que le sommeil descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur ! Je voudrais être le sommeil et la paix, pour reposer comme eux sur tes yeux et sur ton cœur — Je veux dès ce moment aller trouver mon respectable religieux, implorer son assistance, ses conseils et lui apprendre mon heureuse fortune, (il sonne.) SCÈNE II Un monastère. FRÈRE LAURENCE, avec une corbeille pleine de fleurs. FRÈRE LAURENCE. Le matin aux yeux gris sourit sous le front téné-

;S6 ROMBO BT JULIBTTB breux de la nifit; des traits de
lumière commencent à >>iAnfthîp les nuages de l'Orient : la nuit, traînant
son manteau semé d'ombres et de rayons, fuit les pas du jour, et comme un
homme dans l'ivresse, elle chancelle et se retire devant les roues
enflammées du soleil, avant que cet astre montre son œil étincelant qui règne
sur la nature, avant que ses feux aient séché l'humide rosée, il faut que je
remplisse cette corbeille de simples de toute espèce, de lianes envenimées
et de fleurs d'un suc précieux. — La terre est la mère et le tombeau de la
nature. Nous voyons éclore de son sein une foule de productions diverses,
enfants nombreux de sa fécondité. O quelle puissance réside dans les
lianes, les herbes et les pierres ! Quelle variété dans leurs propriétés ! Dans
tout ce qui vit et croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui n'offre quelque
bien ; il n'est rien de si bon, de si précieux, qui, détourné de son utile usage,
ne dégénère de sa nature primitive, et ne se convertisse en mal. Quelquefois
la vertu même se

AOTB BEtrzrÂVE 27 poste dans les yeux da -vieillard, et où Teille l'inquiétude, jamais ne vient le sommeil : mais dans la (touche où s'étend et repose la jeunesse que n'ont point flétrie les ans» et dont le cerveau est libre et pur, c'est là que le sommeil doré règne et se plaît. Ainsi cet excès de diligence m'annonce que vous êtes réveillé par quelque trouble, ou si je me trompe, il faut donc que notre cher Roméo ne se soit pas couché cette nuit. ROMÉO. Cette dernière coi^ecture est la vraie. Mais mon repos n'en a été que plus doux. FBÈRB LAURSNCB. Que Dieu vous pardonne votre faiblesse I Étiez-vous avec Rosaline? ROMÉO. Avec Rosaline ? Non, mon vénérable père : j'ai oublié ce nom, et c'est un nom fatal ! FRÈRE LAURENCE. Vous dites la vérité, mon fils : mais où donc avezvous été ? ROMÉO. Je n'attendrai pas, pour vous le dire, une seconde question. J'ai été au banquet de mon ennemi, et soudain un objet inconnu m'a blessé et a reçu la même blessure : nôtre remède à tous les deux réside dans le secours de votre ministère. Je n'ai point de haine dans le cœur, homme saint, vous le voyez ; ma prière implore également le salut de mon ennemi et le mien. FRÀRB LAURENCE. Expliquez-vous^ mon fils; ouvrez-moi votre cœur. ROMÉO. Apprenez donc en deux mots que la tendresse de mon cœur est fixée sur la fille du riche Gapulet, sur la belle Juliette, et que son amour s'est arrêté sur moi, comme le mien s'est arrêté sur elle; l'union intime de nos cœurs est déjà formée, et il ne reste phis qu'à nous unir par le saint mariage. En quel lieu et comment nous nous sommes rencontrés; comment nous nous sommes déclaré nos sentiments; comment nous avons fait réchange de notre amour et de notre foi ; je vous le raconterai en détail : en ce moment la prière que je

28 ROUBO ^T JULIBTTE VOUS fais, c'est de consentir à nous marier aujourd'hui. FRÈRE LAURENCE. Par saint François, quel étrange changement ! RosaUne, que vous aimiez si tendrement, est-elle donc si tôt abandonnée ? Oui, l'amour des jeunes gens n'est -pas dans le cœur, il n'est que dans les yeux. O Dieu I que de peines, que de pleurs perdus en vain pour un amour dont vous ne jouirez pas I Que sont devenus les soupirs dont vous importuniez ma vieillesse ? Vos gémissements retentissent encore à mon oreille ; les traces de vos larmes ne sont pas encore effacées; je les vois encore sur vos joues. Je vous ai vu ne respirer que pour Rosaline, ne languir qu'après elle, et vous voilà déjà changé I Convenez donc avec moi que les femmes sont excusables de succomber, puisque les hommes sont sujets à tant de faiblesse et d'inconstance. ROMEO* Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline. FRÈRE LAURENCE. L'extravagance de votre passion, mon fils« et non pas votre amour. ROBfSO. Et vous me recommandiez de l'étouffer ? FRÈRE LAURENCE. Mais non pas pour en reproduire un autre. ROMÈO. De grâce, ne me faites point de reproches : celle que j'aime me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'en usait pas ainsi. FRÈRE LAURENCE. Oh I c'est qu'elle savait trop que votre amour n'était qu'un vain langage, où le cœur n'avait aucune part. — Viens, jeune homme, suis mes pas. Un motif m'engage à te prêter mon nûnistère. Peut-être cette alliance sera-t-elle assez heureuse pour réconcilier vos familles, et changer en amitié leur haine invétérée. ROMÈO. Oh! je vous en conjure, partons. Je presse les instants.

ACTB BBUXIÂMB 29 I FRÈRB LAURBNCB. HàtonsTiious avec une sage lenteur : trop d'ardeur précipite. SCÈNE IV. Lbs MâifES, JULIETTE. FRÈERB LAURENGB* Veuille le ciel bénir d'un sourire ce contrat sacré, et nous préserver de tout repentir dans les heures qui vont suivre! BOUÂe. Ciel, exauce ce vœu ! Mais viennent tous les chagrins ensemble, ils ne balanceront jamais la joie que me donne un instant de sa présence. Unissez seulement nos mains en prononçant les paroles solennelles, et qu'ensuite la mort qui dévore l'amour, déploie toute sa cruauté, peu m'importe; il me suffit que je puisse nonmier Juliette mon épouse. FRÈRE LAURENCE. Ces violents transports finissent par de violentes douleurs, et ils expirent au milieu de leur ivresse : ils sont comme la poudre et le feu, qui, dès c[u]'ils se rencontrent, s'enflamment et se consomment. Le plus doux zniel> à force de douceur, devient insipide et rassasie jusqu'au dégoût. Apprenez donc à aimer avec modération, si vous voulez aimer longtemps. (juUette arriTe.) Voilà votre amante. Oh ! un pied si léger n'userait jamais le marbre éternel de ces pavés. Oui, je crois qu'une amante se Soutiendrait sur les ailes du papipillon, qui se joue l'été dans les flots de l'air, tant l'amour la rend légère. JULIETTE* Paix et salut à mon respectable directeur* FRÈRE LAURENCE. Koméo, ma fille vous remerciera pour nous deux. ^ ROMÉO. Âh I Juliette, si la mesure de ta joie est comblée comme la mienne, et que tu aies plus de talent pour la peindre, parfume de ton haleine l'air qui nous envi2.

30 BOUBO BT JULIETTE ronnai et qpA tailowse éloquence
 ezpnine tout le bonheur que nous sentons, que nous recevons l'un del'aatre
 dans cette entrevue. JDUBTTB. Le sentiment est plus riche que la parole, et
 le vrai bonheur, content de sa jouissance intérieure, n'a pas besoin qu'on le
 vante : on est pauvre tant que Ton peut compter son trésor. Mon amour, mon
 bonheur, sont montés à un tel excès, que je ne puis calculer la somme de
 toutes mes félicités. FRÈRB LAURENCB. Venez, suivez-moi ; car vous ma
 permettez de nâ pas vous laisser seuls ensemble, jusqu'à ce que la sainte
 SJglise vous ait unis l'un avec l'autre. (IU lortcm.) ACTE TROISIÈME
 SCÈNE PREMIERE. Uw roc de Vérone. , BENYOLIO «t MERCUTIO,
 smrx. m / BENYOLIO. De gr&ce, cher Mercutio, retirons-nous, les Capulel
 sont sortis de leur maison; si nous venons à nous rencontrer, jamais nous
 n'éviterons une querelle : dans ces ardeurs de l'été, le sang est bouillant et
 inflammable. HERCUnO. Tu ressembles à ces hommes, qui, en entrant
 dans une taverne, prennent leur épée et la posent sur la table, en disant ^ «
 Dieu me fasse la grâce de n'avoir pas aujourd'hui besoin de toi. » Et bientôt,
 au second verre de vin, les voiBi aux prises avec le premier venu.
 BBNVOLIO. Moi, je suis un de ces tapageurs? Tu me calomnies t

ACTB TBOISIÂUB 31' IfERCimO* Ta as la tête chaude plus que
personne d'Italie; un rien te donne de Thumeur, et, dans ta mauvaise
humeur, un rien te rend querelleur. BSNVOLIO. Et à quoi revient ce
propos? MERCUTIO. Oui, si tu rencontrais un autre homme de ton
caractère, il y axirait bientôt deux hommes de moins ; car vous vous tueriez
Tun l'autre. Toi, tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de
plus ou moins que toi à la barbe; ta tête est pleine comme l'œuf, de rixes et
de querelles, et cependant elle devrait ètrer épuisée, après toutes celles qui
en sont écloses. N'as-tu pas cherché dispute à un homme, sur ce qu'il
toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil;
h un artisan, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques; à un
autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs? Et tu veux
me faire la leçon sur l'humeur turbulente ? BENVOLIO. Si j'étais aussi
querelleur que toi, le premier Yenn pourrait acheter ma vie entière le prix
d'une heure au plus. VERCUTIO. Si cher? Tu extravagues. (Tjbalt,
Pétrucdo et autres Capulet paraitfent.) SCÈNE II. Lbs Mèues, TYBALT.
benvolio. Sur ma vie, voici les Capulets qui viennent & nous.vsROuno* Je
ne m'en embarrasse guère. TTbALT, à M eoapagnH. Suivez-moi de près :
je veux leur parler. Cavaliers I un mot avec un de vous. mcRCimo. TJn mot
avec un de nous! Accompagnez ce mot dé quelque chose : que le coup suive
le parole.

32 ROMEO BT JULISTTB TTBALT. Tu m'y trouveras tout disposé, pour peu que tu m'en donnes l'occasion. HERCUTIO. Ne peux-tu la trouver toi-même, sans qu'il faille que je te la donne? TYBALT. Tu es de concert avec Roméo. HERCUTIO, mettant U main mr mu épée* De concert avec Roméo? Nous prends-tu pour des ménétriers? ils pourraient te déchirer les oreilles. Voici mon archet (Mettant la main sur son épée.) qui te fera danser. Allons, voyons. BENVOLIO. Nous disputons ici au milieu d'une place publique : ou retû*ons-nous dans quelque lieu écarté, ou raisonnons tranquillement sur nos griefs. Quittons cette place, tous les yeux se fixent sur nous. MERCUTIO. Les hommes ont des yeux poiur regarder : qu'ils nous regardent si cela leur plaît; moi, je ne bouge pas d'ici pour faire plaisir à qui que ce soit. (Roméo sarvie&t.) SCENE 111. LEEt MÊMES, ROMÉO. TTEAIt. Allons, la paix avec toi : j'aperçois mon homme. MERCUTIO. Ton homme? lui? Je veux être mort si celui-là porte ta livrée : va, tu peux marcher le premier au rendez* vous, et il te suivra ; en ce sens tu peux l'appeler ton homme. TTBALT, à Roméo. L'amitié que je te porte ne trouve pas de meilleur compliment à te faire que celui-ci : tu es un lâche. ROfifÉO. Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer, et je dois excuser la fureur qui te fait m'adresser un pareil salut. Je ae fuis point un lâche : adieu; je vois que tu ne me connais pas.

^ca ACTE TROISIÈME 33 TYBALT, Jeune homme, ce subterfuge ne me donnera pas satisfaction des outrages que tu m'as faits : ainsi reviens sur tes pas, et mets-toi en défense. ROMEO. Je proteste que je ne t'ai jamais offensé, et que je t'aime, plus que tu ne peux dire, en attendant que tu puisses connaître le motif qui me fait* te cliquer. Ainsi, brave Capulet, dont le nom m'est aussi cher que le mien, calme-toi. BENVOLIO. O déshonorante, ô vile et froide soumission ! Tybalt, veux-tu venir faire un tour avec moi ? TYBALT. Que veux-tu de moi ? ROMEO. Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler, et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres. TYBALT, tirant l'épée. Je suis bon pour te répondre. ROMEO. Honnête Mercutio, remets ton épée. BENVOLIO. Allons, voyons, ta botte, (ils se battent.) ROMEO, Prends ton épée, Benvolio. Désarmons-les. — Braves gens, c'est une honte : prévenez ce malheur. — Tybalt, Mercutio ! Le prince a expressément défendu toute querelle dans les rues de Vérone. Tybalt, arrête : cher Mercutio !... (Tybalt blesse Benvolio, et s'en va.) MERCUTIO. Je suis blessé ! Malédiction sur ces deux maisons ! me voilà expédié. — Est-ce qu'il est parti ? N'a-t-il aucune botte ? BENVOLIO. Quoi, tu es blessé ? MERCUTIO* Oui, oui, une égratignure, une égratignure ! ah ! J'en ai bien assez. Où est mon page ? Qu'on aille me chercher un chirurgien.

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

34 &OHBO ET JULIBTTB Prends courage, ami, ta blessure ne peut être iàem dangereuse. UEROUTIO. Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni< aussi large que le portail d'une église; mais elle eel passable, elle fera son effet : viens demain matin de* mander de mes nouvelles, et tu me trouveras un homme fort sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, et je puis dire adieu à ce monde. Malédiction sur vos deux maisons I — Pourquoi diable êtes-vous venu vous jeter entre nous deux? J'ai rcQU le coup par-dessous tonbra% ROMBO. Je faisais pour le mieux. jOBOuxia» Aide-mei, Ben?irolio, & me conduire dans quelque maison voisine, ou je vais m^évanouir. Malédiction sur vos deux maisons I Elles m'ont dépêché pour Tau-^ tre monde. Ohl j'ai la botte et bien à fond : malédiction sur vos deux maisons I (Mer«atio et Baafolio fortent.) BOMBO* C'est pour moi que ce brave honune, le proche parent du prince, mon intime ami, a gagné cette blessure mortelle : ma réputation est entaichée par ra&ont que me &dt Tybalt; Tybalt, qui, il y a une heure, est devenu mon parent. O chère Juliette, ta beauté a lait . de moi un homme efféminé; elle a amolli la trempe vigoureuse de mon courage. SCÈNE IV. LBi BfftMH, EENVOLIO, pub TYBALT. BBNVOLIO, reTenant. O Roméo, Roméo! le brave Mercutio est mort : cette àme si hautaine a trop tôt déda^né la terre, et s'est élancée dans les cieux. BOMÂO* La noire destinée de ce jour s'étendra sur l'avenir; ce jour commience une (^aine de malheurs que d'au^ très jours verront finir.

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

I fm c AOTB TROISI&MB 35 BBNVOLIO. Toici le farieux
TJrbalt qof reiiâof encore sur nous. ROMÂO. ' Il vit, il triomphe^ et
Mercnflo est tué! Retourne dans les deux, douce modération; et toîj-
vengeanee h Tcal ardent, sois mon guide. — Â présent^ T^alt, reprends
pour toi le nom de lâcLe qae tu m'as donné il n'y a qu'une heure. L'ombre de
Mercutio n'est pas encore montée bien haut au-dessus de nos têtes; eQe
attend que tu l'accompagnes : ou toi, ou moi, ou tous les deux nous le
suivrons. TYBALX. . Jeune étourdi, qui étais ici-bas de son parti, c'est toi
qui Ya& le r^oindre* soMiOy ûtnm l'épék Ce fer en ¥a déeùier» (iis»
bm»m, isWi «mb*.) BBBTOLIO. ' Pbis^ Roméo, quitte ce lieu; les dtjoœis
sont en alarme, et T^alt est tué. — Ne reste point là dans cette extase. Le
prince va te condamner à mort, si tu es pris. Pars, fuis, sauve-toi. ROUÂO.
OhT je suis le jouet du malheur f SCÈNE V* SAMSON, GREGFORIO, LE
PRINCE ei m mite, pnii MONTAIGU, CAPULET. SAJfSOlf* Par quelle
rue s'e^t-îl enfui eeluî qui a tué Mercutio? T^balt, cet assassin, par où s'est-il
sauvé? BENYOLTO. Le voilà gisant, ce Tybalt. < LB PRINCB. Où sont les
vils auteurs de cette querelle? BBNVOLIO. Noble prince, je suis en état de
vous raconter toute la malheureuse suite de cette fatale rixe. Voilà celui

36 ROMBO ET JULIETTE que le jeune Roméo a tué, et qui avait tué^ votre parent, le brave Mercutio. LA. SIONORA OÀPULET. Tybalt, mon neveu, le fils de mon frère I 0 prince f û mon époux, mon cher cousin I Oh I le sang de mon cher Tjbalt est tout répandu I Prince» si vous êtes juste, pour venger ce sang qui est le nôtre, versez celui des Montaigu. 0 cher cousin, cher Tybalt! LE PRINCE. Benvolio, qui a été l'agresseur? BBNVOLIO. Tybalt, qui est là tué de la main de Roméo. Roméo lui a parlé avec douceur; il l'a prié de considérer combien la quereUe était légère; il lui a fait envisager les suites de votre courroux. Toutes ces représentations fûtes dans les termes les plus honnêtes^ du regard le plus tranquille, et même dans Thumble attitude d'un suppliant, rien n'a pu mettre un frein & la haine effrénée de Tybalt; sourd aux paroles de paix, il pointe son épée contre le sein du brave MercutiOt qui, tout aussi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un duel à mort, et, avec un dédain fier et martial, d'une main repousse la mort, et de Fautre la dirige sur le cœur de Tybalt, qui, par son adresse, sait l'écarter. Roméo leur crie : « Arrêtez, amis; amis, séparez-vous; » d'un bras agile et plus prompt que sa parole, il baisse vers la terre leurs pointes meurtrières, et s'élance entre eux deux : mais un coup malheureux de Tybalt se fait jour par-dessous le bras de Roméo, et va blesser le flanc de l'intrépide Mercutio. Alors Tybalt se sauve : mais quelques moments après il revient vers Roméo, qui ne faisait que de commencer à méditer la vengeance : et tous deux fondent l'un sur l'autre comme l'éclair : car avant que j'eusse eu le temps de tirer mon épée pour les séparer, Tybalt était tué. Roméo, l'ayant vu tomber, a pris la fuite : voilà la vérité, ou Benvolio consent à mourir. CAPULET. Il est parent des Montaigu : l'affection qu'il leur doit le rend imposteur : il ne dit pas la vérité. Roméo a tué Tybalt : Roméo ne doit plus vivre.

ACTE TROISIÈME 37 LE PRINCE. r Roméo a tué Tybalt; mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous payera le prix d'un sang si cher? L4. SIGNORA. MONTAIGU. Ce n'est pas Roméo, prince. Il était l'ami de Mercutio : toute sa faute, en ôtant la vie à Tybalt, est d'avoir vu ce qu'eût fait la loi. LE PRINCE. Oui : et pour cette faute, nous l'exilons sur l'heure de cette ville. Je suis intéressé moi-même dans les suites de vos haines; mon sang coule ici pour vos querelles féroces, mais je saurai vous imposer une si forte amende, que je vous ferai repentir tous de la perte que vous me faites éprouver. Je serai sourd à vos excuses, à vos discours; ni larmes, ni prières ne pourront racheter vos offenses : ainsi épargnez-vous ces supplications, Que Roméo disparaisse promptement de cette enceinte, ou l'heure qui l'y verra surprendre sera la dernière de sa vie. (à sa suite.) Emportez ce corps, et attendez nos ordres. La clémence qui pardonne à l'homicide, assassine. (On emporte le corps de Tybalt.) SCÈNE VI. Une chambre du Comte. Frère LAURENCE et ROMÉO. FRÈRE LAURENCE. Sors de ta retraite, Roméo ! Approche, homme timide; l'affliction te chérit de passion, et la calamité t'a épousé. ROMÉO. Mon père, quelles nouvelles? Quel est l'arrêt du prince? Quelle infortune que j'ignore encore veut s'attacher à moi? FRÈRE LAURENCE. Ah! mon fils que j'aime, cette affreuse compagne n'est que trop familière avec toi. Je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

38 ROMEO ET JULIETTE ROMÉO» Eh bien, qu'a-t-il prononcé de pins doux que la mort? miffiE LARITSKCR. Un arrêt moins rigoureux est sorti de sa bouche : ce n'est pas la mort, ce n'est que l'exil, roméo. Ah! l'exil! Aie pitié de moi; dis la mort : l'exil m'épouvante mille fois plus que la mort. Ah ! ne xwrlé point d'exil. FRÈRE LAURENCE. Tu es banni de Vérone. Apaise-toi : l'univers est grand et vaste. Roiféo. Hors des murs de Vérone, il n'est plus d'aniversaire pour moi; le reste de la terre n'est plus qu'un séjour de peines, de tourments; c'est l'enfer. Banni de ce lieu, je le suis du monde ; et être exilé du monde, c'est ma mort sous un autre nom; lui donner le nom d'exil c'est me trancher la tête avec une hache dorée, et sourire au coup qui m'assassine. FRÈRE LAURENCE. O coupable et féroce ingratitude ! pour ta faute, notre ici demandait ta mort : mais le prince indulgent, prenant ta défense, fait taire la loi, et change le mot funeste de mort en celui d'exil : c'est une rare clémence, et tu ne Veux pas le voir. ROMÉO. C'est un supplice et non une grâce. Le ciel est en ces lieux où vit Juliette. Son chien, les animaux les plus -nls de sa maison, habiteront avec elle, ils pourront la voir, et Roméo ne le peut plus. L'insecte qui se nourrit de la corruption est plus heureux et plus privilégié que Roméo. Il pourra s'emparer de la belle main de ma Juliette, et ravir sur ses lèvres si pures, si vermeilles, un parfum digne des dieux; et moi, il faut que je fuie loin d'elle ! Roméo ne pourra jouir de ce bonheur! il est banni. — N'as-tu pas quelque poison tout prêt, quelque poignard affilé, quelque genre de mort soudaine ? — Comment as-tu le cœur, toi, homme religieux et saint; toi, qui guides les âmes; toi, qui ab

■ «es'''^' " " • « ■' '''^'''tef^''''^^^ AOTB TROISIÂMB 39 sons les fautes; toi, mon ami déclaré, de m'assassiner de ce mot, banni? FRÈRE LAtTRISNCB. Amant insensé, écoute*moi parler. ROMÉO. ûhl tu Tas me parler encore de bannissement. FRÂRB LAURBNCB. Je veux l'enseigner une armure qui t'aguerrira contre les horreurs de ce mot; c'est la philosophie, ce doux baume de l'adversité ; elle te consolera dans ton exil. ROHÂO. Loin de moi ta philosophie. Si la philosophie n'a pas le pouvoir de former une Juliette, de transporter Vérone à Mantouef, ou de changer l'arrêt du prince^ elle ne m'est d'aucun secours, elle n'a nulle vertu : ne m'en parle plus. FRÂRB lAURBNCB. Oh I je vois bien que les insensés sont sourds à la raison. ROMÂO. Et moi, que les sages sont aveugles. FRÈRB LAURBNOB. Lâisse^moi raisonner avec toi sur ton sort. BOMÉO. Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais aussi jeune que moi, que Juliette fût ton amante, que tu l'eusses épousée il n'y a qu'une heure, queTybalt fût tué, que tu fusses amant éperdu comme moi, et comme moi banni loin d'elle^ alors tu pourrais parler.... alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter sur le pavé comme je fais, et y mesurer avec ton corps un tombeau qui devrait être déjà creusé, (ii se jette rar le pavé, qa*il inonde de ses larmes.) FRÂRB LAURBNCB. Lève-toi : on frappe; bon Roméo, cache-toi. ROMÉO. Me cacher ? Non : et qu'importe à un malheureux au désespoir? (on frappe une seconde fois). FR'BRB LAURENCE. Écoute, comme ils frappent. — Qui est là ? — Ro

40 ROMÉO ET JULIETTE méo, lève-toi : tu seras pris. ~

Attendez un instant. — Lève-toi, fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. — (On frappe). Yolouté de Dieu I Quelle obstination est la tienne I — J'y vais, j'y vais, (on frappe.) Qui frappe donc ainsi ? De quelle part venez-vous ? Que demandez-vous ? SCÈNE III. Les Mâbies, La Nourrice. LA. nourrice, ea delion. Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de mon message. Je viens de la part de Juliette. FRÈRE LAURENCE, Ah I soyez la bienvenue» LA NOURRICE, entrant» O saint homme, oh I dites-moi, homme de Dieu, où est répoux de ma maîtresse I Où est Roméo ? FRÈRE LAURENCE. Le voilà sur le pavé, noyé dans ses larmes. LA NOURRICE. Oh I il est dans le même état que ma maîtresse ; dans le même état I O funeste sympathie ! O objet de pitié I Voilà comme elle est étendue, le visage tout gonflé, tout inondé de pleurs, (à Roméo.) Levez-vous, levez-vous, levez-vous et montrez-vous homme. Au nom de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous, et restez debout : pourquoi vous abîmer dans un si profond... ROMÉO, releTnt la tête. Ah ! nourrice I... LA NOURRICE. Ah I Roméo, Roméo ! — La mort est le terme de tout. ROMÉO, se relère. Parles-tu de Juliette ? En quel état est-elle ? Depuis que j'ai souillé de sang l'aurore de notre bonheur, ne me regarde-t-elle pas comme un assassin de profession, et tout prêt à verser le sien ? Où est-elle ? et quel est son état ? Que dit mon épouse à nos secrètes amours t LA NOURRICE. Ah I elle ne dit rien, Roméo, ; mais elle pleure, et

^RACTE TROISIÈME 41 puis elle pleure : tantôt elle tombe sur son lit^ tantôt elle se relève en sursaut, et elle appelle Tybalt, et puis elle appelle Roméo jfet eUe retombe aussitôt sur son lit. ROfio^ rcdéfient farieu. J'entends ; le nom de Roméo est pour elle un coup de foudre qui la tue, comme la main maudite de Roméo a tué son cousin. — Dis-moi, religieux, dis-moi à quelle vile partie de ce corps est attaché mon nom* Dis-le moi, que je le détruise avec son odieux asile, (il tin ion épée). FRERE LAURENCE, U uitÎMUïU Arrête ta main désespérée. Es-tu un homme? Ta figure l'annonce ; mais tes pleurs sont d'une femme, et tes gestes féroces décèlent toute la fureur d'une bête privée de raison. Tu as tué Tjbalt, eh bien I veux-tu te tuer toi-même, et du même coup ton épouse qui vit de ta vie, en commettant sur ta personne l'horrible attentât de la haine ? Tu veux offenser à la fois la nature, et le ciel et la terre. Honte ! honte I tu déshonores ta forme humaine, ton amour et ta raison. Riche possesseur de ces trois trésors, qui appartiennent à ton existence ; comme l'avare, tu ne fais d'aucun le véritable usage qui leur convient. Ta personne, en perdant le courage qui caractérise l'homme, n'ofi&e plus qu'un simulacre de cire. — Allons, homme, reprends courage : ta Juliette est vivante, ta Juliette, pour l'amour de qui tu étais mort il n'y a qu'un moment; n'es-tu pas heureux en ce point? Prends-y garde, prends-y garde, tes pareils meurent misérables. LA. NOURRICE. 0 mon vénérable père I je resterais ici toute la nuit à entendre vos sages conseils. Oh I ce que c'est que la science ! (a Roméo.) Mon cher maître, je vais annoncer à ma maîtresse que vous allez venir. ROMÂO. Allez, et dites à ma douce amie de se préparer à me faire bien des reproches. LA NOURRICE. Voici, seigneur, un anneau qu'elle m'a chargé de TOUS donner. Hâtez-vous, faites la' plus grande diligence ; car la nuit est déj& bien avancée.

42 ROMÉO BT XUIâlSTTB ROMÂO. Oh t comme ce doa de Juliette ranime mon courage. FRÈRE LAUBBKGB, Partez; nuit heureuse. Fixez votre séjour à Mantoue. Donnez-moi votre main, il est tard : adieu; nuit heureuse. ROMéo. Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'appelait pas loin de vous, ce serait un grand chagrin pour moi de m'en séparer si brusquement, (ils sortent.) c SCÈNE VIII. La «liambre de Juliette iur le jardin. ROMEO et JULIETTE euemble à la. fenêtre, d'où Ton toU pendre one échelle de eorde. JULIBTTB. Veux-tu donc déjà me quitter? Le jour est encore loin de paraître : c'était le rossignol^ et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille inquiète. Toute la nuit il chante là-bas sur ce grenadier : crois-moi, mon amant, c'était le rossignol. ROMBO. C'était l'alouette qui annonce l'aurore, et non pas le rossignol : vois, ma bien-aimée, ces traits de lumière» jaloux de notre bonheur, qui percent ces nuages vers l'orient : tous les flambeaux de la nuit sont éteints; et le riant matin sur la cime des monts nébuleux, un pied levé, se balance prêt à s'élancer* Il me ;faut ou parthr et vivre, ou rester et mourir. JUUBTTK. Non, cette clarté n'est point le jour, j'en suis sûre ; c'est quelque météore qu'exhale le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Demeure encore un moment, tu ne partiras point si t6t. ROMEO. fh bien, qu'on me surprenne ici, qu'on me conduise à la mort, je suis content, si tu le veux ainsi. Je dirai'

ACTE TROXSXàHB 43

44 ROMBO ET JULIETTE ROMÉO. Adieu : je ne laisserai échapper aucune occasion de te faire passer, 6 ma bien-aimée I mon salut et mes Toeux. JULIETTE. Ah! crois-tu que nous nous revojrions jamais? ROMÉO. Je n'en doute point, et un temps viendra, où tous les maux que nous souffrons aujourd'hui feront le sujet de nos doux entretiens. JULIETTE. 0 Dieu ! j'ai une àme qui pressent le malheur : il me semble que je te vois, maintenant que tu es descendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau; ou ma vue se trouble, ou tu me parais pâle. ROMÉO. Et toi aussi, mon amante, tu parais de même à mes yeux. — Le chagrin dessèche et boit notre sang : adieu, adieu. (Juliette tend les bras & Roméo, qui icbère de se préecipiter tu bas de U muraille. Juliette se courre le visage, et rentre. Au bout d'an mometo, Roméo s'éloigne à pas lents, les yeux toujours fixés sur U fenêtr*) ACTE QUATRIÈME SCENE PREMIERE. JULIETTE seule dans un fauteuil, peu h. peu elle reprend ses sens. La Signora CAPULET. la signora capulet. Eh bien, Juliette, votre santé ? JULIETTE. Madame, je ne suis pas bien. LA SIGNORA CAPULET. Toujours pleurant la mort de votre cousin? Eh quoi.

ACTE QUATRIÈME 45 VOS larmes le feront-elles revenir du tombeau? Quand vous monderiez sa cendre^ vous ne lui rendriez pas la vie. Arrêtez donc vos larmes. Une douleur modérée prouve de la tendresse; mais l'excès du chagrin annonce un défaut de raison. JULIETTE. Laissez-moi pleurer une perte aussi sensible. LA SIGNORA CAPULET* Vous sentirez toujours cette perte, mais vous ne reverrez jamais Tami que vous pleurez. JULIETTE. Sentant aussi vivement sa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours. LA SIGNORA CAPULET. Ma fille, je vois ce qui nourrit vos larmes ; ce n'est pas tant la mort de votre infortuné cousin, que de savoir vivant le misérable qui l'a tué. JULIETTE. De quel misérable parlez-vous^ madame ? LA SIGNORA CAPULET. De ce misérable Roméo. JULIETTE, i part. Lui, un misérable! Que Dieu lui pardonne; moi. je lui pardonne de tout mon cœur, et cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui. LA SIGNORA CAPULET. Oui, vous souffrez de voir que le traître respire. JULIETTE. Non, je ne serai jamais satisfaite que je ne revoie Roméo.... mort. LA SIGNORA CAPULET. Ma fille, vous avez un père qui s'occupe de votre bonheur; un père, qui, pour consoler vos chagrins, TOUS prépare un jour de soudaine joie, que vous n'attendez pas. JULIETTE. Madame, à la bonne heure; quel est ce jour? LA SIGNORA CAPULET. Un jour bien prochain, ma fille : oui, jeudi matin, un jeune et noble cavalier, un beau cavalier, le comte 3.

46 ROHBO ET JULIETTE Paris, dans l'église de Saint-Pierre, fera de vous une épouse heureuse. JULIETTE. Par saint Pierre et par l'église, qui lui est consacrée^ Paris ne fera point de moi une épouse heureuse. Je suis étonnée de cette précipitation, et qu'il me faille épouser, avant que l'homme qui doit être mon mari vienne me faire sa cour. Je vous prie, madame, dites à mon père que je ne veux pas me marier encore, et que quand j'épouserai, j'épouserai Roméo, que vous savez que je hais, plutôt que Paris. LA SIGNORA CAPULET, courroucée. Voilà votre père qui vient : faites-lui cette réponse vous-même. SCÈNE II Les MÂMES, CAPULET, La Nourrice. CAPULET. Eh bien, ma fille : quoi, toi-même^ dans les pleurs? Ma femme, est-ce que vous ne lui avez pas annoncé notre résolution? LA SIGNORA CAPULET. Oui, seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie. CAPULET, furieux. Comment, elle ne veut point de mari? Elle ne nous remercie pas ? Elle n'est pas fière et joyeuse de ce que nous lui avons ménagé un si digne cavalier pour époux! •, JULIETTE. Non, je ne suis pas joyeuse; mais je suis reconnaissante envers vous : non, je ne peux jamais être joyeuse de la possession d'un objet que je hais ; mais je suis reconnaissante pour la haine même, qui, dans l'intention, est amour* CAPULET. Oh, vraiment, vraiment! Quelle fine logique ! Qu'est ceci? (coBirefftiiait ion ton.) Je VOUS remercie, et je ne vous

ACTE QUATRIÈME 47 remercie pas, et je ne suis pas joyeuse...
Eh bien, ma mignonne, ne me faites point de remerciements, ne soyez point joyeuse; tout comme il tous plaira : mais préparez vos jambes pour jeudi prochain, et disposez-vous à aller avec Paris à l'église de Saint-Pierre, ou je vous y traînerai moi-même. JULIETTE. Mon bon père, je vous en conjure à genoux; écoutez-moi avec patience, seulement un mot. CAPULET. Aux enfers, jeune effrontée, fille rebelle ! Je te le répète : ou rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Ne parle pas, ne réplique pas, pas un souffle : les doigts me brûlent d'impatience... Eh bien, ma femme, nous sommes crus heureux que Dieu ne nous eût donné que cet unique enfant : maintenant je vois que c'en est encore trop d'un, et que nous avons reçu en elle notre malédiction. Loin de moi, malheureuse ! LA NOURRICE. Que le Dieu du ciel la bénisse ! Vous êtes blâmable, seigneur, de la maltraiter ainsi. CAPULET. Allons, contenez votre langue, dame Prudence, allez faire la savante avec vos pareilles, allez. LA NOURRICE. Ce que je dis n'est pas un crime. CAPULET. Taisez-vous. Qu'est-ce que vous marmottez, vieille folle; allez débiter vos proverbes sur la tasse de votre commère; nous n'avons que faire de tous ici. LA SIGNORA CAPULET. Vous êtes trop vif. CAPULET. Cela me met en fureur : le jour, la nuit, à toute heure, en tout temps, au travail ou au jeu, seul ou en compagnie, toujours soucis en tête pour la voir mariée. Et aujourd'hui, après l'avoir pourvue d'un gentilhomme de noble parentage, de belles manières, plein de jeunesse, rempli des plus brillantes qualités, accompli en tout, tel que la pensée même peut sou

48 ROMÂO ET JULIETTE haïr un mari; et avoir une malheureuse égarée^ une mignarde toujours plaintive, qui, dans le moment où la fortune s'offre à elle, vous répond : Je ne veux pas me marier. — Je ne peux aimer. — Je suis trop jeune. — Je vous en prie, pardonnez-moi. — Oui, oui^ si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai; allez vivre où vous voudrez; vous n'habitez toujours pas avec moi. Songez & cela, songez-y bien : je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi approche : mettez la main sur votre conscience; avisez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami ; si tu ne l'es pas, va à Taverne, meurs de misère et de faim dans les rues : car, sur mon âme, jamais je ne te reconnaîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-dessus, et songe bien que je ne violerai pas mon serment, (il sort en colère.)

JULIETTE. N'est-il donc point au haut des cieux de pitié, qui voit l'excès de mon chagrin? O ma tendre mère! ne me rejetez pas loin de vous : différez ce mariage d'un mois, d'une semaine; ou^ si vous ne le voulez pas^ faites donc dresser mon lit nuptial dans le triste tombeau où gît Tybalt.

LA SIGNORA CAPULET. Ne me parlez pas, car je ne vous répondrai pas un mot. Faites à votre gré; tout est fini entre vous et moi. (Elle s'en va.)

JULIETTE. O Dieu! — O ma nourrice! comment détourner ce malheur? Mon époux est sur la terre; ma foi est dans le ciel : comment reviendra-t-elle sur la terre, jusqu'à ce que mon époux quitte ce monde, et me la renvoie libre du haut des cieux ? — Consolez-moi, conseillez-moi. — Hélas, hélas ! que le ciel se plaise à exercer un jeu cruel sur une créature aussi faible que moi! Que dis-tu, nourrice? N'as-tu pas un seul mot de joie, quelque consolation, ma chère nourrice?

LA NOURRICE. En vérité, voilà la seule. Roméo est banni; je gagerais l'univers contre une obole, qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer; ou, s'il le fait, il faudra que ce

ACTE QUATRIÈME 49^ soit par quelque menée sourde et cachée. Prenez donc que les choses en soient à ce point, je pense que le meilleur parti pour vous est d'épouser le comte. Oh! c'est un aimable cavalier. Roméo n'est rien auprès. Un aigle, madame, n'a pas un si bel œil, un œil si vif, si perçant que celui de Paris. Sur ma conscience, je crois que vous seriez heureuse dans ce second' choix : car il est bien au-dessus du premier; et d'ailleurs votre premier époux est mort, ou il vaudrait mieux qu'il le fût, que de vivre banni de ces lieux, sans que vous le possédiez jamais. JULIETTE. Parles-tu d'après ton cœur? LA NOURRICE. Et d'après ma raison aussi, ou maudissez-les tous deux. JULIETTE. Ainsi soit-il LA NOURRICR. Quoi? JULIETTE. Oui, tu m'as merveilleusement consolée : rentre, et dis à ma mère, qu'ayant eu le malheur de déplaire & mon père, je suis allée à la cellule du père Laurence^ pour accuser ma faute et en implorer le pardon. LA NOURRICE. Je n'y manquerai sûrement pas : et ce parti est très sage. (Elle sort.) JULIETTE. O femme prédestinée pour l'enfer ! O scélérate furie ! Quel est son plus grand crime, ou de me souhaiter ainsi parjure, ou de ravalier mon époux avec cette même langue qui l'avait tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison? Va, méchante conseillère, mon cœur et toi désormais seront deux. Je vais trouver le religieux, et savoir s'il a quelque expédient à m'offrir. — Si toutes les ressources m'abandonnent^ moi, j'ai le pouvoir de mourir.

50 ROMÉO ET JULIETTE 8^{ÈME} SCÈNE IIL FHCNE LAURBNC&, JULIETTE. FRÈRE LAURENCE. Malheureuse fille! JULIETTE. Vous, mon père ! C'est la Providence qui tous en Toie. FRÈRE LAURENCE. Votre mère.... JULIETTE. Allez ; fermez bien la porte, et quand vous l'aurez fait, venez pleurer avec moi, qui suis sans espoir, sans ressource, sans secours. FRÈRE LAURENCE. O Juliette! je connais déjà vos chagrins. Ils me mettent hors de moi. J'apprends que vous devez être mariée à ce comte jeudi prochain, et rien ne peut éloigner ce jour. JULIETTE. Si votre prudence n'a point de secours à m'offrir, alors approuvez seulement ma résolution, et avec ce poignard je vais me secourir à Theure même. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; vous, nos mains; et avant que cette main, scellée par vous dans la main de Roméo, se prête à former un autre nœud, avant que mon cœur fidèle, trahissant son premier choix, Vabandonne pour un autre, ce fer me détruira. FRÈRE LAURENCE. Arrêtez, ma fille, j'entrevois un rayon d'espérance; mais il faut une action aussi désespérée que Test le malheur que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouser le comte Paris, vous avez la force de vouloir vous tuer vous-même, et vous sauver par la mort de cette ignominie, il est vraisemblable que vous aurez aussi la force de tenter un expédient qui ressemblera à la mort. Si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

▲ CTB QUATRIÈME 51 JULIETTE. Oh! plutôt que d'épouser Paris, je suis prête & tout* FRÈRE LAURBNCE. Eh bien, retournez à la maison paternelle, montrez un air joyeux, consentez à épouser Paris. Ce soir, faites en sorte qu'on vous laisse seule dans votre chambre. Prenez cette fiole, et lorsque vous serez au lit, avalez ce breuvage jusqu'à la dernière goutte. Sou-* dain coulera dans toutes vos veines une froide et assoupissante humeur, qui glacera les esprits de la vie : le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre. Nulle chaleur; nul souffle n'attestera que vous vivez. Chaque partie de votre corps, privé du principe qui l'anime, paraîtra roide, inflexible et froide comme dans le trépas. Vous resterez quarantedeux heures sous cette image d'une mort parfaite : oe temps passé, vous vous réveillerez, comme d'un sommeil agréable. Le lendemain votre nouvel époux viendra dès le matin pour hâter votre lever et il vc^us trouvera morte dans votre lit. Alors, suivant nos usages, parée dans votre cercueil de vos plus beaux atours, et le visage découvert, vou^ serez portée pour être ensevelie dans le tombeau de votre famille : vous serez placée sous cette même voûte antique, où reposent tous les descendants des Gapulet. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, instruit de tout par mes lettres, viendra dans cette ville; lui et moi nous épierons le moment de votre réveil, et cette uuit-là même Roméo vous emmènera d'ici dans Mantoue. Voilà l'expédient qui vous préservera de l'ignominie dont vous êtes menacée. JULIETTE* Donnez, oh! donnez-moi! Ne me parlez pas de <:rainte. picad="" u="" aoie="" fr="" laubbnck="" allons="" partez="" :="" que="" le="" courage="" et="" bonheur="" vous="" accompagnent="" dans="" cette="" r="" j="" man="" toue="" un="" rdigieux="" porter="" rapidement="" notre="" message="" votre="" juluotk="" amour="" donne-moi="" c="" du="" qoe="" i="" />

52 ROMEO ET JULIETTE j'attends mo[^] salut, Adieu, cher et respectable religieux, (ils se quêtent.) SCENE IV. CAPULET, La Signora CAPULET, la Nourrice, JULIETTE. LA NOURRICE. Tenez, voyez comme elle revient du monastère avec un visage riant. CAPULET. Eh bien, fille rebelle, oùavez-vous été courir? JULIETTE. Où j'ai appris à me repentir de ma coupable désobéissance à mon père et à ses ordres. Le père Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux (Elle tombe à genoux.) et d'implorer votre pardon; mon père, je vous en conjure : désormais je me laisserai toujours gouverner par vos volontés. CAPULET* Comte, vous l'avez entendue. Demain se feront les noces. PARIS. Juliette, ce que vous fûtes me rend l'homme le plus heureux de la terre. JULIETTE. Seigneur, tout ce que peut donner un chaste amour, sans passer les bornes de la pudeur, je vous l'accorde. CAPULET. Allons, j'en suis réjoui : tout est à merveille : continuez : les choses vont comme elles doivent aller. — Venez dans mes bras, (à son domestique.) Allez, et dites-lui de venir ici. En vérité, après Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce respectable religieux. C'est un grand homme. Nourrice, apprêtez toutes ses parures. Demain nous irons à l'église, il faut j penser. LA SIGNORA CAPULET. Nous serons bien courts dans nos provisions : la nuit est déjà prête à tomber.

ACTB QUATRIÈME 53 CAPULET. N'ayez point d'inquiétude ; je me donnerai du mouvement, et tout ira bien, je vous le garantis, ma femme. Allez rejoindre Juliette, aidez-la dans sa toilette ; je n^e me couche point cette nuit. Laissez-moi seul. Je me charge du rôle de la ménagère pour cette fois. — Et vous, comte, prenez garde que le sommeil ne vous tourmente pas demain. — Mon cœur est merveilleusement léger, depuis que cette fille égarée est rentrée dans son devoir. (Il son avec Paris.)

JULIETTE. Bonne nourrice, je vous prie, laissez-moi seule cette nuit : j'ai besoin défaire au ciel bien des prières, pour en obtenir un regard propice sur ma situation, qui, vous le savez, est pleine d'erreurs et de péché. LA

SIGNORA CAPULET, entre. Eh bien, êtes-vous bien embarrassée? Àvez-vous besoin que je vous aide? JULIETTE. Non, madame : nous avons fait un choix des atours nécessaires et les mieux assortis à la cérémonie. Si c'est votre bon plaisir, laissez-moi seule maintenant, et que ma nourrice veille cette nuit avec vous : car, j'en suis sûre, tous vos gens sont bien occupés, dans une fête qui se fait si précipitamment. LA SIGNORA CAPULET.

Bonne nuit : allez vous mettre au lit, et vous reposer : vous en avez besoin, (elle embrasse Juliette. La signora Capulet et la nourrice sortent.)

JULIETTE, les regardant aller. Adieu. — Dieu sait quand nous nous reverrons. (Elle ferme la porte.) Je sens courir dans mes veines le froid de la peur ; il glace mes sens et mon cœur! Il faut que je les rappelle, pour me rassurer. (D'une voix tremblante.) Nourrice ! — Ah! qu'a-t-elle besoin ici? Il faut que j'exécute seule mon effrayante scène. (Elle se saisi de la iou.)

Viens, fiole. — Si ce breuvage n'opérait aucun effet, serais-je donc malgré moi contrainte d'épouser le comte? Non, non; ce fer m'en préservera; toi, repose ici. (Déposant un poignard à côté d'elle.) — Mais si c'était Un poison que le religieux m'eût adroitement fourni, pour

54 ROSIBO ET JULIETTE me faire mourir, dans la crainte de se voir déshonoré lui-même par ce second mariage, lui qui m'a mariée avec Roméo... Je crains que ce ne «oit du poison. Et cependant je suis portée à croire que ce n'eu e&t pas : car il a toij^ours été reconnu pour uq saint religieux. (fiUe s'aisied, et après awir rêvé longteopa.) — Mais quoi? si, après que je serai déposée dans le tombeau, j'allais me réveiller avant le temps où Roméo doit venir me délivrer?... 0 idée pleine d'épouvante I Ne serais-jepas alors suffoquée sous cette voûte, dont la sombre entrée ne reçoit aucun air salulaire? N'ypérirais-je pas étouflFée avant que mon cher Roméo arrive ? — Ou, si je suis vivante, n'est-il pas vraisemblable que l'horrible idée delà mort et de la mût, jointe à la terreur du lieu, dans ces profondeurs souterraines, où depuis plusieurs, siècles sont entassés les ossements de mes ancêtres, où gît Tybalt, tout sanglant et encore tout frais dans son drap funéraire ; où l'on dit que les spectres viennent s'assembler à toute heure de la nuit... Hélas, hélas I n'est-il pas probable, que moi, trop tôt èveiUée, dans ces lieux infectés, au milieu des gémissements des spectres, qui, dit-on, entendus des mortels, leur font perdre la raison ?... Ou si je m'éveille, ne serai-je pas dans le délire ? Qui sait si, troublée de toutes ces visions épouvantables, je n'irai pas insulter aux restes de mes ancêtres, arracher Tybalt sanglant de son linceul, et dans mon aveugle démence, m'armant de quelque ossement de mes pères, comme d'une massue, m'en briser la tête. (Regardant nn coin de sa chambre.) Oh I qUC VOÎS-^e ? IL me semble voir l'ombre de mon cousin cherchant Roméo, qui l'a percé de son épée. — Arrête, Tybalt, arrête. — Roméo, voici le breuvage. Roméo, je bois à. toi. (Après qu'elle a bu la fiole, elle chancelle, et va tomber sur le Ut, oÀ elle reste imasobile et sans sentiment; les rideaux da Itt sont fermés»)

The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

▲ CTB QUATRIÈME . 56 SCENE V. Là Nourrice, puis
CAPULET, La Signora CAPULET, Le Frère LAURENCE et JULIETTE.
LA NOURRICE, à demi-vok. Ma maîtresse! allons, chère maîtresse.
Juliette I — Elle dort profondément, j'en suis sûre. — Eh bien, mon ange,
quoi! Si paresseuse! Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. (passe
hant.) Madame ! ma douce âme : eh bien! votre époux. Quoi! pas le mot.
(elle ouvre les yeux, et voit Juliette habillée.) Comment! toute
habillée et déjà prête! (Bonne! elle se lève.) et elle retombe encore! U
faut nécessairement que je vous le réveille : madame, madame, Juliette! —
Hélas! hélas! ; (Elle lui dévoile le visage.) Du secours! du secours! Ma
maîtresse est morte. O malheureux jour, faut-il que je sois jamais née!
Quelque eau salutaire! Oh! seigneur, oh! | madame, (ta signora Capulet
accourt à elle.) LA SIGNORA CAPULET. ! Quels sont donc ces cris? * I
CAPULET. ^ Qu'y a-t-il? I LA NOURRICE, Hâtez-vous! | Voyez. — O
funeste jour I ■ LA SIGNORA CAPULET. ' Oh! Elle est morte!... . |
CAPULET, tout en pleurant. Juliette ! < FRÈRE LAURENCE. ! Leur douleur
m'étreint le cœur. Qui sait si ce n'est pas le commencement d'une paix prochaine ?
CAPULET. I Laurence ! Laurence I , FRÈRE LAURENCE. Séchez VOS
larmes. Dans ces pertes, si la tendre et faible nature commande nos larmes,
la raison plutôt sourit aux larmes que vient la nature.

56 ROMÉO BT JULIETTE ACTE CINQUIÈME SCENE

PREMIERE. Une me de Mantoue, U naît. ROMÉO, pois 6ALTAZAR.

ROMÉO. Si je puis me fier au sommeil, et voir la vérité dans ses illusions flatteuses, mes songes me présagent de joyeuses nouvelles qui sont sur le point de m'arriver. L'âme qui règne dans mon sein, repose légère sur son Mne, et durant tout ce jour, un sentiment nouveau pour moi m'élève au-dessus de la terre, et me remplit d'idées riantes et fortunées. J'ai rêvé que mon épouse est venue en ces lieux, et m'a trouvé sans vie, — . ëirange songe, qui laisse à un homme mort la faculté de penser I ^ et que ses baisers ont soufflé la vie sur mes lèvres; que je me suis ranimé et vu assis sur le trône d'un empereur. 0 ciel! quelle est donc la douceur des jouissances réelles de l'amour, puisque ses vaines images versent tant joie dans le cœur. J'espère et j'ai besoin d'espérer. Baltazar, mon fidèle serviteur, n'est pas encore venu de Vérone. Ah! le voilà enfin. BÂLTÀZAIU Mon seigneur et maître. KOMÉO. Eh bien, Baltazar? Ne m'apportes-tu pas des lettres du frère Laurence? Comment se porte ma Juliette? Je te fais deux fois cette question, car rien ne peut être mal» si ma Juliette est bien. BALTAZAR. Juliette votre épouse est bien, son âme immortelle vit parmi les anges, et son corps repose dans le tombeau des Capuiet. Oh! pardonnez, si je vous apporte ces funestes nouvelles; vous ne m'avez laissé k Vérone que pour m'acquitter de ce devoir.

ACTE CINQTIÈME 57 ROMÉO. En est-il ainsi? — A présent, je te défie, fatale destinée. — (à Eaitaxtr.) Tu connais ma demeure. Va..... apporte-moi de l'encre et du papier, et fais-moi préparer des chevaux : je pars de ces lieux cette nuit. BALTAZAR. Excusez-moi, seigneur; mais je n'ose vous laisser seul : Vos yeux ternes et farouches semblent annoncer quelque dessein funeste. ROMÉO. Va, tu te trompes. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point, de lettre du religieux pour moi?: BALTAZAR. Non, mon cher maître. ROMEO. N'importe. Pars, et songe à m'amener des chevaux : je te rejoins dans le moment. (Baïuzar sort.) Oui, Juliette, je vais reposer avec toi cette nuit : cherchons les moyens. — 0 idée de destruction ! que tu es prompte à entrer dans les pensées de l'homme au désespoir, (u rire.) Je me souviens d'un apothicaire, qui demeure ici aux environs ; je l'ai remarqué dernièrement, il était couvert de méchants lambeaux. Des yeux caves sous d'épais sourcils : il triait des simples; un visage hâve et maigre. L'affreuse misère l'avait rongé jusqu'aux os. La boutique ressemblait au maître. En voyant sa profonde misère, je me disais à moi-même : Si un homme avait besoin de poison, quoique la vente en soit punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux qui lui en vendrait. Oh! cette pensée était donc un pressentiment du besoin que j'étais près d'en avoir, et il faut que ce misérable m'en vende. — Autant que je m'en souviens,

B8 ROUio BT IULIBTTB SCÈNE IL Lk MiiOE, L'Apothioaibr.
l'apothicaire, panîMant. Qui m'appelle de ce ton? Boicio. Homme,
approche. Je vois qae ta es pauvre : tiens, Yoil& quarante ducats : donne-
moi un drachme de poison, mais d'un poison violent et prompt, qui se
répande dans toutes les veines avec tant d'activité, qae l'homme lassé de
vivre, qui l'aura pris, tombe mort, et que la vie soit chassée du corps avec la
violence de la poudre, qui s'enflamme et se précipite des flancs du bronze
homicide. L'APOrmOAIRB. J'ai de ces poisons mortels ; mais la loi de
ISantoi&e punit de mort quiconque en débite. Roidb. Quoi, tu es dénué de
tout, en proie à l'indigenoe, et tu as peur de mourir? La famine dévore tes
joues; 1« besoin et la souf&ance sont peints dans tes yeux hagards ; la
pauvreté et le mépris qui la suit sont attachés à toi. Le monde ni les lois ne
sont tes amis; U monde n'a point fait de lois pour t'enrichir : brave donc ces
lois, sors de ta misère et prends cet or. l'apotbigairb. Cest ma pauvreté et
non pas ma voloniè qui l'accepte, (n sort.) ROLliO. C'est ta pauvreté que je
paye et non ta volonté. L'APOmOAIRB, Tepanitnat. M^ez cette drogue
dans telle liqueur que vous voudrez; buvez-la, et eussiez-vous la force de
vingt hommes ensemble, elle vous aura bientôt expédié. ROMÉO. Tiens,
voilà ton or; poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet
bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives
compositions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'est moi

-^ - A^TB CINQUiMB 89 qui te Tends du poison : toi, tu ne m'en as point yendu. — Âdien : achète de quoi te nourrir, et remets de la chair sur ton- squelette. (lis »e t«paffeat et loneiit.) Viens, breuvage, ami de mon cœur, tu n'es pas un poison pour moi; viens avec moi au tombeau de Juliette, c'est là que tu dois me servir I SCÈNE IIL Ua cimetièrè* — Le tombean des Capalet. — Jaliètte dant lea eereoeU* PARIS, SÂMSON, qal porte un flambeao et une corbeille d« flean, pnis ROMEO et BÂLTÂZÂR avec une lanterne et an lerier. PARIS. Page, donne-moi ton flambeau. Éloigne-toi et te tiens à l'écart. — Non, remporte-le, je ne veux pas être vu. Ya te coucher là-bas sous ces cyprès et applique ton oreille à la terre ; nul pied ne foulera le cimetièrè, que tu n'entendes ses pas. Si tu entends quelqu'un approcher, avertis-moi par un coup de sifQet. — Donnemoi ces fleurs. Fais ce que je t'ordonne : va. SAMSON, s'en allant. Je suis effrayé de rester seul ici dans ce cimetièrè ; cependant je vais m'y aventurer, (ii s'éloigne.) PARIS, jetant des fleanrs i la porte du nonnment* Tendre rose î je sème des fleurs sur l'entrée de ton lit. Belle Juliette, qui partages le séjour des anges, accepte ce dernier hommage de ma main. Vivante, je t'honorais ; morte je viens rendre à ta tombe ces tristes et derniers devoirs, (sannon^iffle.) Mon page m'avertit que quelqu'un approche ; quel pied sacrûège erre dans ces lieux pendant la nuit? Yient-on troubler mes tristes fonctions et le culte d'un fidèle amour? O nuit! cachemoi un moment dans tes voiles. (ParU se retire et se cache derrière le caTeau.) ROMÂO. Donne-moi cette bêche et ce lourd levier ; toi, prends cette lettre, et demain dès le jour songe à la remettre à mon père. Donne-moi ton flambeau; éloigne-toi de moi, va-t'en. — Si, poussé par un soupçon eul

60 ROMEO BT JULIETTE rieux, ta reTiens épier ce que j'ai dessein d'exécuter, par le ciel, je te déchirerai en pièces, et je joncherai de tes lambeaux ce cimetière affamé, BALTAZAR. Je Tais me retirer, seigneur, et je ne vous troublerai point. ROBIÂO. C'est en m'obéissant que tu me prouveras ton attachement. Vis et sois heureux. (Btiuzar ton.) Toi, détestable gouf&e, bouche de la mort, qui as englouti ce que la terre avait de plus précieux, c'est ainsi que je force tes barrières pourhes à s'ouvrir. Tu dois être assouvie, mais je veux te gorger encore d'une nouvelle proie, (il frappe

ACTB CINQUIÂMB 01 LB PAGE. 0 ciell ils se battent: je cours avertir les gardes de la ville. PARIS. Oh ! je sois mort I S'il te reste quelque pitié, ouvre la tombe, et me couche à côté de Juliette. ROMÂO. lyhonneur, je le ferai, (n retonni« le corps ayee le pied.) Laisse-moi parcourir tes traits, (a Parii.) Donne-moi ta main, toi, dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur: je veux t* ensevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je, un tombeau! non, c'est un paradis, jeune infortuné, car Juliette y repose. 0 amante adorée, 6 mon épouse I l'affreuse mort qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes : tu n'es pas encore conquise; le coloris de la rose est sur tes joues, et un vif incarnat anime encore tes lèvres. Dis, Juliette, pourquoi es-tu si belle encore? — Ici, je veux établir mon étemel repos, et secouer enfin le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. — (Aa poison.) Viens, ô toil guide sinistre et factieux pilote du désespoir, briser sur les écueils ma barque fatiguée d'errer. — Poison, voici l'heure pour laquelle je t'avais réservé. (Il tire de sa poche on Tsse dans lequel est le poison.) Voici pour boire à toi, ma bien-aimée. (ii boit le poilon.) O mes yeuxl jouissez de votre dernier regard; mes bras, pressez-la pour la dernière fois contre mon cœur; et vous, mes lèvres, imprimez sur sa bouche un chaste baiser, (u «a penche ponr l'embrasser.) Arrêtons : elle respire, elle s'agite I JULIBTTB, aTee nne Toii logobre. OÙ sois-je? Défendez-moi. ROMÂO, atae transport. Elle vit, elle respire, elle parle, et nous pourrions être heureux encore. 0 destin propice ! tu me payes dans ce seul moment tous les maux que j'ai çoufferts.— Lèvetoi, ma Juliette, quitte ce séjour de ténèbres et d'horreur; tombe dans les bras de ton cher Roméo, viens respira la vie sur ses lèvres, et renais à la lumière et & son amour, (n Iv1 prend la main.) 4

The text on this page is estimated to be only 21.18% accurate

té UOUàO BT JULrIBTtB JULIETTE, regarduit avtonr d'elle d'an air égaré. B6nÎ86ez-moi, grand Diea! Quel froid je semf Qui est là? Ton époux; c'est ton Roméo, Joliette, qcd passe du désespoir à une joie inc^Eâble. Sors de oe tombeau, fuyons ensemble. (Il l'enléw et rat« de ga bière). JULiffTKy réftitait. Pourquoi me fiiît-on Tiolence? Je n'y consenfiraû jamais... Mes forces peuvent mi'abandonner, mais ma Tolonté est immuable... Je ne Teuz point épouser Paris... Roméo est mon époux. SOBCSO. Ses sens sont encore égarés ; Dieu du ciel, rends-lui en l'usage f — Roméo est ton époux : je suis Roméo ; et toutes les puissances réunies de la terre et des hommes ne pourront jamais rompre nos nœuds ni farra* cher de mon cœur. JULIETTE. Je reconnais cette Toix : sa douceur m'enchanté et rassure mon âme effrayée. — A présent je merappeDe chaque circonstance. Oh! mon amant f Oh! mon époux I (SUE s'avaneé pour l'embrauer. Dana ee nroment le poison agît iur HoméOi qui Intte en yaln emfre lai). Pourquoi m'évîtes-tu, Romêo? Laisse-moi toucha ta main et respirer le parfum de tes lèinres. — Tu me glaces de terreur r parie. Ohl faisinoi entendre une autre voix que la mienne sous ces Toutes effrayantes, ou je vais retomber.. Mesgeinovx chancellent, soutiens ta Juliette. ROMÂO, chancelant. Hélas! je ne le puis : je n'ai plus de forces; moimême j'aurais besoin de ton faible appui. Cruel poison!... JULIETTE. Du poison î Que dit mon époux? Ta Toix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort sur ton Tisage... ' ROMEO. Il est trop Trai ; je lutte sans espoir contre elle. Les transports que j'ai éprouvés lorsque j'ai entendu ta voix, que j'ai vu tes yeux s'ouvrir,

un BMUMol la oonne impétueuse, et toutes mes peafléaa étaieai
mon Jboalieur et tm; zoais» à. présent» le poisoa coule dans mes veines» Je
n'ai pas le temps de te raconter Mon destin m'a conduit dans ce Ũeu... pour
te dire le trisjto et demi» adieu de mon amour, et mourir avec toi. JUIIBIIK.
Mourir I Ahl ciel! Laurence m'a-t-il trompée? ie ne comprends point ce
discours. Je fai crue morte : désespéré» j'ai bu ce poison. 0 fatale précipitar
tioni J'ai ouvert ta bière, j'ai pressé tes lèvres, et je goûtais le bonheur de
mourir dans tes tara&«... Mais dans cet instant... Ohl..*. Et c'était pour te
vcur ainsi, que je me suis réveillée I ROMÉO. Toutes mes facultés sont
anéanties. La mort et l'amour se disputent le souffle qui me reste... Tous
deus me tourmentent et me déaûrent, mais la mort eist la i^Uis forte : ii faut
te quitter, Juliette, BariMxe, imptoable sôrth..^.. A la porte d£A cieiUu.*..
Tu es dans le délire : repose-toi sur mon sein. ROMêo. Les pères ont des
entrailles de pierre : ni les prières, ni les larmes ne peuvent les attendrir : la
nature parle en vain, les enfants sont dévoués au malheur. JULIETTE,
pleurant. Ohl mon cœur se brise. ROMÉO, dam le délire. Elle est ma
femme, nos cœurs sont joints pour jamais l'un à l'autre. Capulet, épargne ta
Me; Paris, arrête, ne tente point de les désunir. Ah!.... tu les brises, tu les
déchires sans les séparer. Ohl JuUette, Juliette! (il tombe sur la terre^ et
après des conToIsions H expire). JULIETTE. Roméo, Roméo! Il ne respire
plus. Oh! que ne puis-je boire le poison sur tes lèvres. Âh I voilà la fiole.
Cruel, tû n'en as pas laissé une goutte pour me venir en aide I (eiu wît on
poîgnard.] Âhl ceci. Viens, mon fidèle I

The text on this page is estimated to be only 21.66% accurate

M ROMBO ET JUfirSTTB ami. (On «ateod ■onaer minait.) Voilà l'heure qvd m'appelle & toi, Roméo. Vois comme je me souviens de toi. (sile m fk«ppe et tomiM anpHi de Roméo.) SCÈNE DERNIERE. Frâre LAURENCE, CAPULET, MONTAIGU et Uer saite. FRÈRB LAURENOE. Paridl venez I et fasse le ciel que nous arrivions encore k temps. OAPDLET. O ma Juliette, je te pardonne I MONTAIGU. Roméo ! Roméo I (llt eatrent et iei Toi«nt eq^innli.) FRERE ULDRBN CB. Ah! il est trop tard. OAPULET et MONTAIGU. Qu'y a-t-il? FRÈRE LAURENOE. Montaigu, Capulet, regardez ! voilà le châtiment dont le ciel vous frappe en punition de vos injustes colères, de vos exécrables vengeances, (Tableaa.) FIN F. Atirean. — Imprimerie de Lagny*

The text on this page is estimated to be only 2.46% accurate

DBRNIËRE8 PIÈCES PABDES Inibitu. 1 •jTaUitaogta Puido «ii
f tçt r

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

3 2044 020 428 959 THE BOmiOWni WIU il CHARQBD AN
OVEROUE FEE IF THIt BOOK It NOT RETURNED TO THE UBRARY
ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT
OF OVERDUE NOTICES DOE8 NOT EXEMPT THE BORROWER
FROM OVERDUE FEEt. Jh^kÂA/ii Wl ,,»... rw» »>. : ^pa^^.'CJZSÎ'.l'
N'^U .'

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^-%Jit.^i 1^

